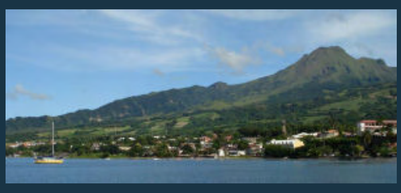
MARTINIQUE

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

www.etoiledelune.net

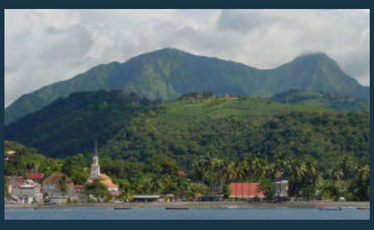
Martinique

Que dirait Colomb s'il revenait aujourd'hui en Martinique ?

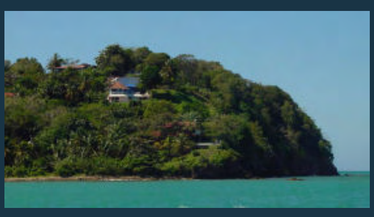


Pourquoi est-il si difficile de parler de ce que l'on aime ? Je repousse sans cesse l'échéance, mais aujourd'hui, je ne peux plus me défiler. Il va falloir que je m'y mette et que je vous parle de cette île qui me hante depuis dix-sept années. Elle a pour moi le parfum suave du premier amour. La première découverte faite île fut pour moi la Martinique. J'aurais pu en la découvrant écrire ceci : « C'est la meilleure, la plus fertile, la plus douce, la plus égale, la plus charmante contrée qu'il y ait au monde ». Mais je suis présomptueuse, ces lignes ne sont pas de moi... Christophe Colomb fit cette envolée lyrique dans son journal de bord, en juin 1502.

Et s'il revenait, aujourd'hui ? En comparant la Martinique d'aujourd'hui et celle de 1502, Colomb évaluerait-il la chance qu'il a eue alors ? Sans nul doute ! Il découvrait alors des îles d'une beauté sauvage et originelle, vierge de toute transformation humaine. Parmi elles, Madinina était, comme ses voisines, un paradis intact et authentique ! L'île aux fleurs était respectée et honorée par les indigènes. Pour eux, leur Dieu Souverain, le dieu créateur de la Nature avait établi ses quartiers au sein même des Pitons du Carbet. Ils le vénéraient tellement, qu'ils n'osaient le déranger et ne pénétraient jamais dans son domaine qui devait rester vierge. Ainsi, lorsque Colomb aborda Madinina, les tribus insulaires occupaient essentiellement le Sud de l'île, une partie de la côte au vent et quelques parcelles autour au pied du volcan. Tout le reste demeurait un territoire inviolé.



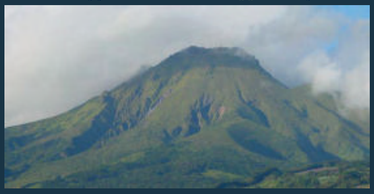
Aujourd'hui, Colomb retrouverait tout comme autrefois une succession ininterrompue de vallons, de mornes, de montagnes et de pitons. Jusque-là, rien n'a changé, mis à part la physionomie du volcan qui, entre-temps, a bousculé le destin de l'île. Ensuite, si l'explorateur cherchait au-delà des cocoteraies, la forêt vive et exubérante qui lui barra la route autrefois, il ne la retrouverait pas intacte. De nos jours, c'est elle qui bat en retraite face à une urbanisation vorace. Il la trouverait domptée et repoussée loin au centre de l'île. La Martinique est, paraît-il, l'île des petites Antilles la plus densément peuplée. Quatre cent mille habitants se partagent 1100 kilomètres carrés. Ceci fait dire à mon capitaine : « Partout, partout des maisons, pas un morne, pas une vallée sans maison ! »



Peut-être ? Et pourtant, la Martinique défend ses charmes. Entre l'océan et les nuages, entre la Table du Diable et le bout du bout du « Grand Nord », la Martinique étage ses panoramas : plages noires et veloutées, plages dorées et étincelantes, mangroves inextricables, lagons émeraude, savanes pétrifiées, campagnes vallonnées, champs de canne ondoyants, bocages fleuris, montagnes volcaniques, pitons aigus, forêt dense, falaises vertigineuses... Ici, la Terre parle. Elle raconte le courage d'un peuple disparu ! Dans les ruines abandonnées, les murs dévorés par les figuiers maudits témoignent des grandeurs et des souffrances d'autrefois.

Un conseil... Laissez l'Histoire aux méticuleux. Suivez plutôt les méandres de la tradition orale qui s'étayent au fil des siècles. Écoutez les légendes imagées contées au rythme du couchant dans la pénombre des cases. Partez à la découverte de la culture créole. Elle se métisse subtilement du savoir-faire des Amérindiens, des coutumes des Africains et des usages des Occidentaux.

Je vous le dis sans embarras, la Martinique possède un je ne sais quoi qui me titille les sens à chaque visite. Je crois en être lassée et me dire :
« Cette fois c'est bon, j'en ai fait le tour ! »
Hé, non, j'y reviens toujours. Comment expliquer cet effet hypnotique ? Peut-être suis-je en phase avec sa spontanéité, sa joie de vivre explosive et son caractère trempé ? Je couve sans doute une admiration pour sa détermination et son courage face aux affres du destin ! Je m'y sens comme si j'y étais née. À son approche, je devine son parfum chaud, épicé qui m'attire à elle, sans que je puisse lutter. Et lorsque je l'aborde par Saint-Pierre, je ne peux m'empêcher de m'exclamer :
« N'est-ce pas la plus belle montagne du monde ? »
Allez comprendre cette subjectivité éhontée... Je ne m'en défends pas. Et plutôt que de vous décrire Madinina impartialement, puis-je vous livrer ici mon attachement sans fard ?
Espérant qu'il soit contagieux...



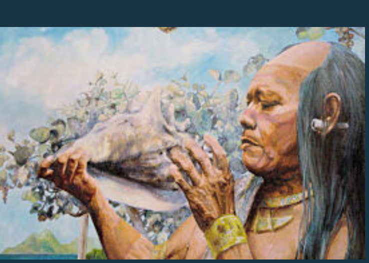
Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD
www.etoiledelune.net

Histoire de la Martinique

La Préhistoire de Madinina

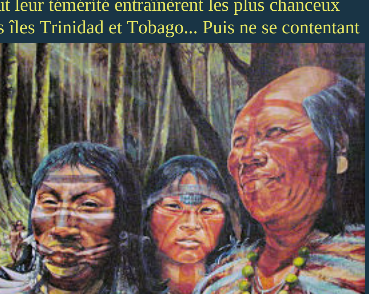
Les premiers habitants : des nomades des mers venus du Venezuela.



Voici plus de 4000 ans, des tribus implantées à Saladéro, dans la région du delta de l'Orénoque commencèrent à se sentir à l'étroit. Ils avaient pour coutume de se balader sur le fleuve en pirogues. Ils creusaient celles-ci d'un seul tenant dans de grands arbres nommés gommiers. Ces barques traditionnelles on les retrouve encore aujourd'hui. Ce sont les yoles rondes de la Martinique. (voir article consacré aux yoles de la Martinique dans ce site)

Les plus hardis Amérindiens entreprirent de s'échapper du fleuve. Ils partirent à la conquête du grand horizon qui les narguait loin vers l'Est. C'est ainsi que les premiers Indiens de l'Orénoque devinrent des nomades des mers. On les nommera plusieurs millénaires plus tard les tribus saladoïdes, en raison de leur point de départ.

Ils durent braver les cyclones et les raz de marée. Les conditions étaient parfois si effrayantes qu'ils y voyaient la manifestation des Dieux. Ils virent, par exemple, le Dieu Urakan se déchaîner sur les mers et engloutir des compagnons de route. Les courants, les vents, mais surtout leur témérité entraînèrent les plus chanceux vers les premières îles Trinidad et Tobago... Puis ne se contentant pas d'essaimer leur culture dans cette région-là, ils continuèrent leur route vers l'arc antillais. En Martinique ils atterrirent à la Savane de Pétrification à l'extrême sud de l'île. Ce fut leur première terre d'accueil. Le reste du territoire était bien trop difficile d'accès en raison de la forêt dense et inextricable qui la recouvrait.



Partout, ces nomades des mers laissaient des traces de leurs traditions. Ils emportaient dans leurs bagages leur savoir-faire en poterie et en céramique, la culture du manioc, des techniques de navigation, de chasse et de pêche.

Les îles regorgeaient de nourriture

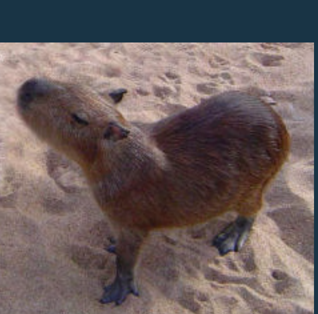
Pendant plusieurs milliers d'années, ces peuples se sont construit une vie paradisiaque. Ils cultivaient le manioc pour en faire de la farine. Ils se nourrissaient de pommes d'acajou, de choux, de patates douces, d'ignames. Leur alimentation était également composée de fruits. Certains aliments qu'ils consommaient alors n'existent plus aujourd'hui, d'autres font encore partie de l'alimentation des Martiniquais : le caneficier ou cassier, le corosol, la cachimas, le calebassier, l'acajou et le goyavier. L'ananas ne fit son entrée dans les îles qu'au temps des colons et les Amérindiens ne l'adoptèrent que tardivement. Quant au cocotier, il n'existait pas sur les îles à cette époque. Il fit son apparition bien après le passage de Christophe Colomb. A vrai dire, le cocotier, emblème des tropiques, a construit autour de son arrivée en Martinique un labyrinthe de mystères épais, le premier à en parler est le célèbre père Labat au début du 18ième siècle. Dommage, l'arbre aux cent usages aurait été d'une grande aide aux premiers habitants de l'île...

Faune d'hier et d'aujourd'hui

La faune endémique était alors variée. Elle fournissait l'essentiel des aliments protéinés des Amérindiens. Faisons le tour des animaux qui peuplaient la Martinique d'alors :

- Le manicou, sorte d'opossum fait partie de la famille des marsupiaux. Il en existe encore quelques familles aujourd'hui.
- L'iguane est sans doute l'un des plus vieux survivants de l'Arc antillais. En Martinique il ne reste plus aucun représentant de la famille des Iguana Delicatissima. Qui est un iguane endémique des îles des petites Antilles. Les colons furent les principaux ennemis de l'iguane antillais qui était recherché pour sa chair. De plus la prolifération des cabris a détruit son habitat. Ils ne sont plus présents que sur Petite Terre, la Désirade et Saint Kitts. Seuls les iguanes communs sont encore présents en Martinique.

- Les perroquets égayaient les forêts ainsi que les aras. On en trouve encore, mais le plus souvent ils sont dans des volières !
- Les grives et les ramiers étaient déjà présents. Fournissant un gibier de choix. Aujourd'hui, les variétés d'oiseaux sont encore nombreuses en Martinique. Des sternes aux hérons garde-boeufs, des tourterelles aux colibris, des sucriers (petits passereaux au ventre jaune) aux merles noirs des tropiques, le ciel de la Martinique s'égaye de volatiles. On peut cependant regretter que les pélicans bruns et les fous se fassent de plus en plus rares. Signe évident de la raréfaction du poisson.
- Les paisibles et inoffensifs lamantins se reproduisaient sans crainte dans les « fleuves ». Aujourd'hui une rivière de Martinique porte leur nom dans une commune voisine de Fort-de-France. Un nom pour témoigner de leur existence de jadis et de leur cruelle absence d'aujourd'hui.
- Les Amérindiens chassaient l'agouti pour leur subsistance, aujourd'hui, ce rongeur haut sur patte nous manque. Mais il est encore visible dans les forêts d'Amérique du Sud.



- Les tortues venaient pondre sur les plages. Malheureusement, de nos jours, bien que très présentent en Guadeloupe, elles se font rares dans les eaux martiniquaises.
- Il reste quelques représentants des trigonocéphales. Le fer de lance est le serpent qui hanterait aujourd'hui encore la forêt de la Martinique... Mais, je pense franchement qu'on a plus de chance de le voir sur le drapeau martiniquais que de le croiser lors d'une randonnée pédestre... Attention, cependant, son venin est mortel !
- L'effrayante matoutou-falaise fait encore sensation dans le Nord de l'île! De grosses pattes velues, un corps rouge et noir. Cette araignée est prête pour le carnaval. De la famille des mygales, elle est capable de faire des bonds pour passer d'une branche à l'autre... Elle aime les bananiers, les bambous et les falaises proches des torrents. Cependant, ne vous en faites pas un film, elle aura plus peur que vous ! Sa piqûre n'est pas dangereuse. Du moins pas plus que celle d'une guêpe !

Ce tableau de la faune martiniquaise n'est pas exhaustif. Cependant, il démontre à quel point l'écosystème est fragile. Il suffit parfois de peu de choses pour qu'une espèce disparaisse. À vrai dire, la Martinique ne défend pas suffisamment son patrimoine naturel. Il n'y a pas ou que très peu d'associations de protection de la nature. La pêche intensive a causé la raréfaction des poissons et crustacés qui a engendré à son tour le départ des oiseaux marins.

Revenons à nos Amérindiens

Grâce aux fouilles, les archéologues ont pu décoder la préhistoire de la Martinique. Des outils taillés sur des éclats de jaspe et de bois silicifiés offrent la preuve que la Martinique était habitée 4000 ans avant notre ère. Cette période porte, pour les scientifiques, le nom de "Saladoïde insulaire " ou "Première période arawak ". Le terme arawak renvoie à la langue commune parlée par ces peuplades. Au fil des siècles, ils peaufinèrent leur technique de la céramique. Dans toutes les îles on retrouve un grand nombre de poteries et céramiques aux décors et ornementations gravées et peintes dans les couleurs blanches et brun rouge sur fond de couleur naturelle de l'argile. Les animaux sont le plus souvent leur modèle, plus rarement les humains. En plus du développement de cet art, les Saladoïdes, développent leurs techniques de pêches. Ils exploitent les ressources marines telles que les crustacés et les mollusques. Les lambis et les huîtres des palétuviers jouent un rôle prédominant dans leur culture.

Un "paisible" destin bouleversé

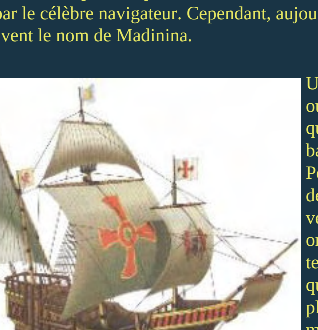
Vers 600 après Jésus-Christ, après 4600 ans de bonheur contemplatif et serein, la civilisation amérindienne subit une profonde mutation. En effet, une autre tribu venue, elle aussi du delta de l'Orénoque, arrive dans les îles. Les nouveaux venus bouleversent toutes les traditions saladoïdes. En fait, cet avènement marque carrément la fin de la période Arawak. En Martinique, les Caraïbes s'installent dans toute la partie Sud-Est de l'île. D'anciens habitats caraïbes ont été découverts sur les côtes protégées par des barrières de corail. Ils choisissent tous les sites où la pêche est la plus abondante et où les mangroves sont riches de petits coquillages. Pendant cette période, la population emploie des conques de lambi pour façonner des haches et tout outil tranchant. Puis, la population prend possession de toute l'île. Des roches gravées témoignent de sa présence dans la forêt de Montravail située dans les hauteurs de Sainte Luce. Des restes de sépulture ont été trouvés vers les villes du Diamant et du Lorrain. Enfin, le Nord était également peuplé lorsque les premiers colons arrivèrent. Colomb en témoigne dans son livre de bord...

"Aïe, ça pique!"

C'est sans doute ce qu'a crié Colomb en approchant des côtes du Carbet en 1502. On raconte que Colomb entendit siffler les flèches des Indiens caraïbes de si près qu'il prit peur... Il s'éloigna sans doute bien vite. De toute manière, il ne trouva rien de bien intéressant à cette île ! Il ne vit qu'une forêt dense et inextricable peuplée d'une tribu de guerriers nus et téméraires à la peau teintée de rocou et aux moeurs alimentaires bien étranges ! Colomb était avide de trésors faciles et monnayables qu'il brandirait, à son retour, devant les yeux friands des Grands d'Espagne. Il n'a peut-être pas compris que "l'or des îles" se reflétait dans l'émeraude intransportable d'une forêt tout entière ? Il ne décela pas les pépites qui jaillissent des salines immaculées. Il resta de marbre face à l'anthracite du volcan prêt à bondir, nourrissant d'énergie toutes les ambitions, tous les rêves de paradis. Ainsi, le secret des mangroves resta intact. L'île allait continuer de regorger de filons de tranquillité. La faune, la flore et le peuple amérindien s'octroyèrent un répit d'un siècle au moins !

Un imbroglio lexical...

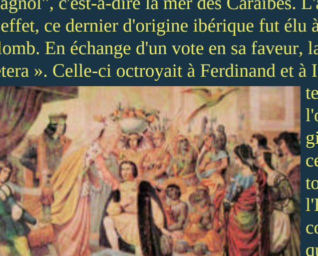
Lorsque Colomb surnomma l'île Joannacaira ou Juanacaéra, ce qui signifie "l'île aux iguanes", se doutait-il qu'il marquait la fin de la préhistoire des îles pour marquer le début de leur Histoire ? Les Arawaks avaient baptisé l'île "Martinino", qui signifie "l'île aux femmes", avant que les Caraïbes ne l'eussent appelée "Madinina", "l'île aux fleurs". Cette période de l'histoire souffre quelques incertitudes, certains historiens racontent la version précitée, d'autres spécialistes considèrent que l'île aux Iguanes, était le nom qu'avaient inventé les Caraïbes, il prendrait alors l'orthographe suivante : "Jouanakaera". Impossible de se faire une idée précise quant à l'identité de la Martinique lors de la découverte de celle-ci par le célèbre navigateur. Cependant, aujourd'hui, les Martiniquais adoptent très souvent le nom de Madinina.



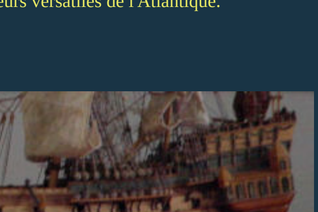
Un autre doute subsiste, le Génois posa-t-il ou non le pied sur l'île ? Il est probable, que vexé par l'accueil plutôt vorace des Indiens caraïbes, il ne daigna ni baptiser ce point insignifiant sur une carte marine, ni descendre à terre. Pourtant certains historiens indiquent que le nom actuel se réfère au jour de la saint Martin, celui où Colomb foula les plages du Carbet. Ces versions contradictoires sont l'apanage de faits transmis trop longtemps oralement, sans qu'aucun support écrit en assure, devant l'érosion du temps, la véracité. Quoi qu'il en soit, il y a plusieurs années, un monument fut édifié sur la plage du Carbet. Il commémorait le débarquement, au Carbet le 18 juin 1502, de Christophe Colomb et des aventuriers qui l'accompagnaient. La mer vengea la mémoire de l'île en emportant lors d'une tempête cet hommage qui ne fut pas remplacé.

Une bulle papale pour partager le Nouveau Monde

Les Espagnols se désintéressèrent donc de ces pauvres confettis posés sur ce qu'ils considéraient déjà comme le "Lac espagnol", c'est-à-dire la mer des Caraïbes. L'avènement du Pape Alexandre VI changea la face du Nouveau Monde. En effet, ce dernier d'origine ibérique fut élu à la tête de l'Église, peu après les premières découvertes de Christophe Colomb. En échange d'un vote en sa faveur, la reine et le roi d'Espagne, firent signer au nouveau Pape la bulle « Inter coetera ». Celle-ci octroyait à Ferdinand et à Isabelle le monopole de la navigation et le droit exclusif d'occuper les territoires situés au-delà d'une ligne Nord-Sud passant à cent lieues à l'ouest du Cap Vert et des Açores. Ces archipels étaient alors dans le giron de la couronne du Portugal. La pointe du Brésil était encore dans ces limites, ainsi le Portugal sauva de justesse sa colonie. Par contre, toutes les Antilles se retrouvaient par décision papale sous le joug de l'Espagne. Cependant, seul le continent intéressait réellement la couronne ibérique. Les îles de l'archipel des caraïbes ne représentaient que de vulgaires mouillages tranquilles lors d'escales sur la route du Mexique. Au retour, les navires profitaient des îles pour y faire le plein d'eau avant d'affronter les humeurs versatiles de l'Atlantique.



La Martinique pour la couronne de France



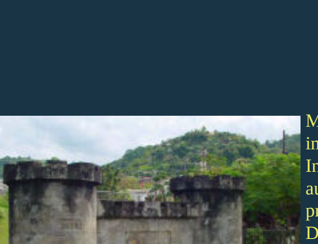
Plus d'un siècle après la visite de Christophe Colomb, le 15 septembre 1635, Belain d'Esnambuc et ses compagnons débarquèrent dans les environs de Saint-Pierre. Ils trouvèrent ce repaire idéal pour développer la flibuste alors fort lucrative. La Martinique symbolisait aussi l'île à prendre afin de battre en brèche la prédominance hispanique dans l'archipel des Caraïbes. Pierre Belain d'Esnambuc encouragé par Richelieu et armé de sa foi de capitaine normand prit possession en 1635 de la Martinique au nom du Roi de la Compagnie des Isles d'Amérique, Louis XIII.

Collaboration éphémère

Au début, les Indiens caraïbes et les colons vécurent ensemble. Il y eut une période d'observation, suivie d'un épisode de partage. Les Amérindiens enseignèrent aux colons la culture du manioc. Ils leur apprirent à fabriquer un four à charbon si odorant que ces effluves rivalisent avec l'ylang-ylang et la cannelle. Le descendant moderne de ce four sert aujourd'hui à cuire les délicieux poulets boucanés. Les tribus indigènes offrent également aux colons l'art de confectionner des pots et des fait-tout en terre cuite. Ils leur cédèrent l'art de travailler la vannerie, les chapeaux de bakoua (en fibre de cachibou), des nasses en bambous et des barques d'un seul tenant taillées dans les gommiers. Aujourd'hui, la course de yoles rondes est le digne héritage des Amérindiens. La langue créole est parsemée de mots amérindiens qui désignent des fruits, des fleurs et des animaux endémiques.

Les colons s'organisent

En 1636, d'Esnambuc promeut son neveu Du Parquet gouverneur de l'île. Et quelle ne fut pas la surprise des Indiens caraïbes, lorsqu'ils virent s'ériger au Carbet la première maison de pierres de la Martinique ! Elle était située sur l'îlot formé par les deux bras de la rivière du Carbet. En 1650, le gouverneur fut institué seigneur propriétaire de l'île. La famille diluait ses véritables buts dans une feinte vocation patriotique qu'elle simulait jusqu'à l'altruisme. En réalité, tous les membres de cette famille se taillaient un empire commercial en arrachant à leur illustre protecteur, Richelieu, le monopole du commerce du sucre. L'exploitation de la canne a débuté dans les Antilles en 1654. Cette année-là, des colons juifs hollandais avaient été chassés du Brésil emportant avec eux leur technique de plantation de la canne. En plus de la canne à sucre, le tabac, le manioc et l'indigo firent prospérer l'île.

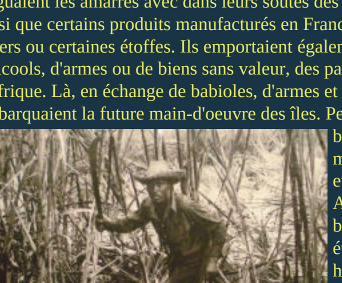


Malheureusement cet essor précipita l'extinction de la population indigène. Les nouveaux colons avaient en effet enrôlé de force les Indiens aux tâches les plus difficiles. Ces derniers ne s'adaptèrent jamais au rythme imposé par les Européens. En 1660, les survivants de la préhistoire furent chassés définitivement sur l'île voisine de la Dominique.

Poussés par la fièvre de l'or blanc, les Français, la plupart Normands et Poitevins, vinrent de plus en plus nombreux s'installer en Martinique.

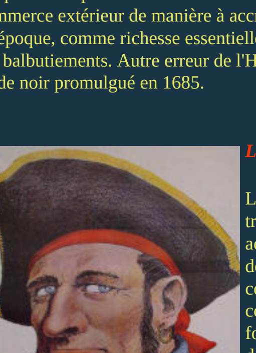
La honte

En 1671, l'industrie sucrière avait pris un tel essor que l'on comptait 111 sucreries sur l'île de la Martinique. Afin d'assurer les travaux inhérents à cette nouvelle économie, les Européens débutèrent un bien odieux négoce. C'est ce que l'on nomme le commerce triangulaire. Les bateaux partaient des plus grands ports européens. En France des ports comme Nantes, La Rochelle et Bordeaux surent tirer parti de ce commerce. Les bateaux larguaient les amarres avec dans leurs soutes des pavés qui assuraient le lest ainsi que certains produits manufacturés en France tel le vin, des matériaux divers ou certaines étoffes. Ils emportaient également une cargaison d'alcools, d'armes ou de biens sans valeur, des pacotilles. Première escale : l'Afrique. Là, en échange de babioles, d'armes et d'alcools, les navires embarquaient la future main-d'oeuvre des îles. Pendant la traversée, beaucoup d'Africains mourraient de malnutrition et du manque d'hygiène. Arrivés dans les îles, les bateaux déchargeaient les survivants, les barriques de vins, les étoffes, tous les matériaux nécessaires à la construction des habitations et produits manufacturés venus de Métropole. N'oublions pas les pavés qui constituent aujourd'hui le socle de nombreuses rues des villes de la Caraïbe, dont Saint-Pierre. Au retour vers l'Europe, ils étaient remplacés par « l'or des îles » : le sucre et ses dérivés. Au début de ce commerce le cacao, le café, l'indigo, le tabac faisaient également partie du voyage.



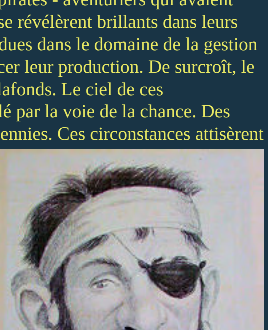
Au nom du Roi, la Martinique sera Française ! « Nom de nom... »

Veillant au grain, Louis XIV cloîtra les îles du sucre dans la monoculture. Cette décision fut l'origine de leur infortune future. Le Roi mit aussi la centralisation à l'honneur car, en avril 1664, il racheta les îles. Il confia les manoeuvres transactionnelles à la "Compagnie française des Indes occidentales" fondée en 1660 par Colbert. Il applique ainsi une doctrine économique nouvelle, venue d'Outre-Manche : le mercantilisme. Les options prises par le fidèle Premier ministre visaient uniquement à poursuivre ce seul but économique : organiser le commerce extérieur de manière à accroître le stock monétaire, considéré, à l'époque, comme richesse essentielle. Cette science en était alors qu'à ses balbutiements. Autre erreur de l'Histoire entérinée par Colbert, le Code noir promulgué en 1685.



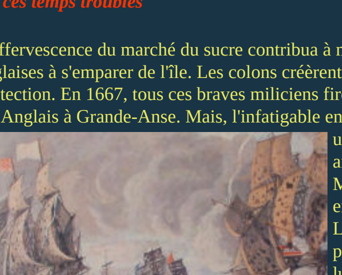
La préoccupation légendaire des Français : les Anglais!

Les flibustiers - marchands - contrebandiers - pirates - aventuriers qui avaient traversé l'océan à la recherche de leur fortune se révélèrent brillants dans leurs activités. Ils manifestèrent des qualités inattendues dans le domaine de la gestion des plantations ainsi que dans l'art de commercer leur production. De surcroît, le cours de l'or blanc ne cessait de franchir des plafonds. Le ciel de ces commerçants d'un genre nouveau était constellé par la voie de la chance. Des fortunes immenses se bâtirent en quelques décennies. Ces circonstances attisèrent des convoitises qui engendrèrent des guerres répétitives entre les nations désireuses de générer des bénéfices colossaux grâce à l'exploitation des richesses de l'île. L'Angleterre fut la nation qui opposa le plus d'ardeur aux volontés d'expansion de la France.



En ces temps troublés

L'effervescence du marché du sucre contribua à multiplier les tentatives anglaises à s'emparer de l'île. Les colons créèrent des milices pour assurer leur protection. En 1667, tous ces braves miliciens firent leurs preuves en repoussant les Anglais à Grande-Anse. Mais, l'infatigable ennemi revint en 1694. Puis avec une régularité exaspérante, la Martinique tombait sous le joug anglais. Ce fut le cas entre 1762 et 1763. À partir de 1787, la Martinique connaît une période de troubles : guerre civile, désaccords entre les planteurs et les négociants, revendications des esclaves. Lors de la Révolution française, un planteur martiniquais de la presqu'île de la Caravelle, Louis François Dubuc de la Rivery, livra lui-même la Martinique aux Anglais. Il tentait ainsi d'endiguer des idées nouvelles qui prônaient l'abolition de l'esclavage. Celle-ci fut proclamée dès 1797. Mais de 1794 à 1802, l'île fut anglaise, ainsi le planteur croyait-il s'accorder un répit royaliste. En 1802, l'île revient à la France et Bonaparte rétablit l'esclavage. De 1809 à 1814 les Anglais sont de nouveau là! En 1815, la Martinique connut son dernier épisode anglais, pour revenir,définitivement, dans le giron de la France. Enfin, le 22 mai 1848, le décret de l'abolition de l'esclavage est signé par Victor Schoelcher.



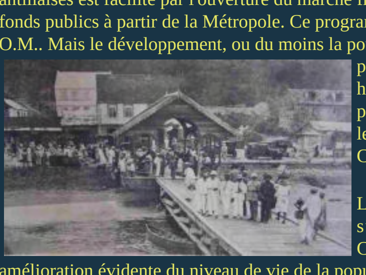
À partir de cette date, des travailleurs indiens et chinois viennent en Martinique afin de remplacer la main-d'oeuvre noire.

Puis l'histoire de la Martinique fraya son chemin entre plusieurs événements qui troublèrent sa marche :

En 1902 l'éruption de la Pelée raye de la carte Saint-Pierre (pour plus de détails, référez-vous à la page consacrée à Saint-Pierre). Fort-de-France devient la capitale administrative de l'île.

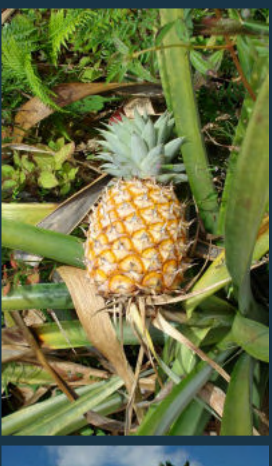
En 1946, la Martinique est reconnue département français.

Depuis 1946, année où les Antilles françaises devinrent département français, l'écoulement des productions antillaises est facilité par l'ouverture du marché français. L'économie se maintient à raison d'importants transferts de fonds publics à partir de la Métropole. Ce programme fut établi dans une optique de rattrapage de l'économie des D. O.M.. Mais le développement, ou du moins la poursuite de l'activité agricole se heurte à la concurrence farouche des pays du tiers monde qui rémunèrent peu leur main-d'oeuvre. Le handicap majeur des Antilles françaises est évident. Le travail se paye sept fois plus cher en moyenne que sur les îles voisines. Dans les pays africains producteurs de fruits, le scénario est identique. Cette situation remet périodiquement l'avenir de l'île en cause.



Le tableau n'est que gris foncé, car la croissance bien que faible ne s'est pas démentie, malgré les résultats moyens de l'agriculture. Comparée aux îles indépendantes, la Martinique profite d'une amélioration évidente du niveau de vie de la population. Reste dans cette configuration idyllique en apparence le problème difficilement surmontable de l'économie d'assistés, et il est flagrant. La Martinique vit au-dessus de ses moyens depuis que la production tend à décroître et que le tertiaire augmente, voir explose. Le résultat coule de source, la balance commerciale affiche un déséquilibre permanent. L'aspect artificiel de l'économie antillaise est combattu à grand renfort d'aides publiques. En effet, le gouvernement français essaye de réactiver les productions agricoles et industrielles par toutes sortes d'aides et de mesures qui rendraient également moins aigu le problème de l'emploi. Le gouvernement chapeaute de nombreux programmes d'aide à la formation et à l'insertion professionnelle. La situation de l'emploi reste pourtant préoccupante, car un tiers de la population en âge de travailler est au chômage. Il faut ajouter à tout cela les nouvelles normes imposées par l'Europe qui entend réglementer les aides. Ne parlons pas non plus du problème de la mondialisation qui touche de plein fouet ces îles encore attachées à leurs traditions.

Au moment où je boucle cet article, Dean un ouragan de catégorie 2 vient de frapper la Martinique. Lors des premières évaluations des dégâts, 100 % des bananeraies et 70 % des champs de cannes à sucre seraient détruits. La nature est, elle aussi, parfois responsable du déficit accru.



Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

Yole ou gommier?
Un sport unique au monde

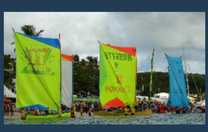
Ces deux termes désignent une barque en bois qui servait à la pêche en mer des Caraïbes. Les pêcheurs utilisaient principalement la voile pour revenir de leur lieu de travail. L'esprit de compétition animait toujours les retours au village. Ils se lançaient des défis : le dernier arrivé perdait le produit de sa pêche. Esprit du jeu bon enfant, le dimanche, des petits concours s'organisaient. Les pêcheurs de différents villages se retrouvaient sur le plan d'eau et briguaient la première place au jeu des alizés.

Aujourd'hui, on ne trouve plus guère de gommiers. Cette barque solide était taillée d'un seul tenant dans l'arbre qui se nommait "gommier". Malheureusement le gommier avait quasiment disparu de la forêt martiniquaise tandis que le nombre de pêcheurs augmentait. Les constructeurs de gommiers s'adressèrent alors aux îles voisines (Sainte Lucie et Dominique) pour s'équiper. Cette solution n'arrangeait pas tout le monde et certains cherchèrent une autre manière de poursuivre leur activité.

Dans les années 40, un charpentier du François réussit à concevoir une embarcation s'inspirant à la fois du gommier et de la yole européenne. Le terme, yole vient du norvégien «Jol» qui signifie canot. Le terme arrive en France dès 1713 et il désigne une embarcation étroite, effilée, légère et très rapide, de faible tirant d'eau, généralement mue par plusieurs rameurs et surtout utilisée dans les compétitions. En Martinique, la yole ronde devient une embarcation légère, sans quille, sans lest, sans dérive ni gouvernail, à faible tirant d'eau, pouvant naviguer à une ou à deux voiles. Elle s'est d'abord répandue sur la côte Est de la Martinique. Les pêcheurs trouvaient en la yole l'héritière du gommier. De construction plus complexe que ce dernier, la yole ronde de la Martinique était comme le saintois en Guadeloupe, plus maniable et plus rapide.

La yole ne tarda pas à supplanter le gommier surtout sur la côte atlantique de Grand Rivière à Sainte Anne voire Marin. Avec l'arrivée des yoles, la pratique de compétition spontanée entre pêcheurs s'intensifia. Des manifestations sportives égayaient les fêtes patronales du François, du Robert ou du Vauclin. Petit à petit, les Martiniquais se sont approprié ce sport unique au monde et personne, sur l'île, ne veut manquer le Tour de la Martinique en yoles! En plus des manifestations fréquentes sur l'île, les yoles sont très demandées à l'extérieur : déplacements en Guadeloupe, aux Saintes, à Trinidad, à Arcachon. Peu à peu on a vu les yoles abandonner leurs noms pittoresques à la faveur de leurs sponsor. Les noms haut en couleur comme "ki ma fouti é sa", "vini woué sa", "Toiseau léger", "L'Avenir à Dieu", "Etoile filant"e... sont devenu "Brasserie lorraine", "caresses antilles"... et autres noms commerciaux.

Ceci s'explique par le coût d'une yole. Son prix d'achat est de minimum 18 000 euros. Sans mécène, ce sport n'existerait pas!



Ce coût élevé de fabrication comprend des techniques élaborées de fabrication.

Voici ce comment l'excellent site de « la Société des Yoles Rondes de la Martinique » nous décrit les étapes de la construction d'une yole.

Le principe de la construction de la coque :

La construction de la yole donne priorité avant tout sa «coque» qui doit être étudiée pour la régate. Sur une «quille» liée solidement à une «étrave» et à un «étambot» qui se différencient nettement, sont fixées des «membrures» de formes arrondies sur lesquelles sont cloués les «bordés» extérieurs, faits de planches de bois. Ces dernières seront calfeutrées puis mastiquées pour assurer l'étanchéité de l'embarcation. L'embarcation peut accueillir deux voiles pouvant totaliser cent mètres carrés de surface, sans «lest» et sans «quille» plombée.

Pour la fabrication de la yole de compétition, la hache demeure le principal instrument constituant la boîte à outils du charpentier de marine local. En l'absence de véritables plans, l'expérience constitue le premier atout de la réussite.

La Yole Ronde de compétition, évoluant à l'occasion des régates, est créée sans apport de matériaux modernes. D'une longueur de plus de 10 m, la coque, les membrures, les mâts, les «bois dressés», les «va et vient» d'écoute, sont tous tirés de la forêt martiniquaise. Le bois le plus utilisé est le poirier local. La vergue, elle, sort des champs de bambou du pays Certains bois proviennent de Guyane Française, comme le teck, ou l'angélique, dont sont faits la quille et le bordé.

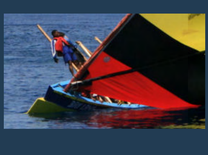
Les voiles

Les yoles peuvent comporter une ou deux voiles dont les mâts sont placés respectivement à l'avant et au tiers de l'embarcation. Une vergue en bambou est placée au travers des mâts et est destinée à
soutenir la voile, qui peut atteindre 35 ou 40 mètres carrés quand le vent est faible. Avec un vent de 25 noeuds, la surface moyenne des voiles est réduite respectivement de 15 et de 22 mètres carrés.

Le mât de la grand-voile est soutenu par deux cordes mobiles que manient deux équipiers en effectuant des manoeuvres de rappel, afin d'assurer la stabilité de l'embarcation. Autrefois, avant et pendant la course, les voiles en coton étaient aspergées d'eau afin de les tendre au maximum. Maintenant la plupart des embarcations possèdent des voiles en nylon. Avec ce type de matériau, les voiles sont faciles à mâter, sont moins lourdes quand elles sont mouillées et possèdent une meilleure prise au vent.

L'équipage : des acrobates de la mer

Un équipage comprend 11 hommes en moyenne, prenant part à la course à deux voiles et huit pour la course à une voile ou misaine. Pour cette dernière, l'équipage peut être réduit à 6 hommes en cas de vent faible. Cet équipage se décompose en quatre parties: la barre, les manoeuvres d'écoute, les manoeuvres de rappel avec les bois dressés et les cordes



Les manoeuvres d'écoute

A bord de la yole, la polyvalence est de règle. Bien qu'il y ait un homme désigné pour les manoeuvres d'écoute, il arrive que le patron ou son adjoint se charge de cette tâche. Cette opération consiste, par le biais d'un cordage, à orienter la voile, lui donner du mou, ou la tendre au maximum en fonction du vent. Cette manoeuvre est très délicate, quand elle est effectuée au passage d'une «vigie» (bouée ou, drapeau tricolore délimitant le circuit). A ce moment précis promptitude et force physique sont réclamées. Un bateau peut perdre son avance initiale sur ses concurrents, et peut même se faire dépasser si les manoeuvres d'écoute sont effectuées trop lentement. Nous avons vu des yoles prendre l'eau à l'occasion de ces manoeuvres. En effet, la yole est une embarcation particulièrement instable. Un membre de l'équipage écope en permanence à coups de sceaux. Dans le cas de manoeuvres ratées, l'embarcation chavire. L'équipe qui les suit dans un bateau à moteur doit alors agir vite pour sauver la yole et la remettre à flot.

La naissance du Tour de la Martinique en yoles rondes

En mai 1966, quatre yoles appelées « Etoile », « Frisson », « Mouette » et « Odyssée » tentent d'effectuer le tour de la Martinique. Avec l'aide de marins pêcheurs, les membres d'équipages atteignent leur objectif en cinq étapes. L'année suivante, l'opération est reconduite et le tour est bouclé en quatre étapes. Cependant, les difficultés de navigation sont telles que les protagonistes décident de mettre un terme à l'aventure. Elle s'achève en 1968.

Depuis 1985 ,Georges Brival, organise l'épreuve annuelle du Tour de la Martinique en yoles rondes. Depuis. Les concurrents dorment dans les villes-étapes et repartent le lendemain. C'est un rendez-vous attendu par tous les Martiniquais. Les plans d'eau sont, à l'occasion de cette compétition, envahis de bateaux de tous types qui supportent leur équipe fétiche à grands coups de klaxons et de cornes de brume. Toute la Martinique se retrouve donc à chaque été au bord de l'eau.

C'est une fête inimitable qui enflamme toutes les passions.

Photos et texte www.etoiledelune.net droits réservés mai 2007

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

www.etoiledelune.net

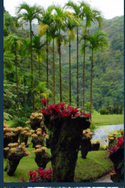
MARTINIQUE

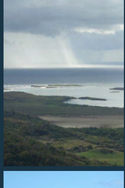
* Le Grand Sud *

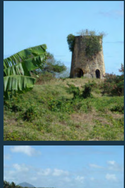
Notre escapade en Martinique débute par le « Grand Sud ». Impossible d'aller plus au Sud, nous marcherions sur l'eau!

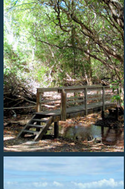
La Martinique resplendit !

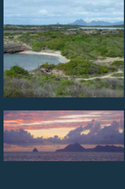
Son surnom est l'Ile aux fleurs. Ne cherchez pas, vous les trouverez partout ! Dans les jardins d'agrément, sur les places des villages, au bord des routes, dans les bocages et jusque dans la forêt tropicale où anthuriums et balisiers tels des pixels de couleurs égayent le vert profond du monde végétal. La première fois que nous sommes venus en Martinique, les fleurs ont été ma première source d'émerveillement. Je restais admirative devant les haies qui ceinturaient les pâturages. Celles-ci étaient faites de piquets en bois et de fils barbelés. Jusque-là, rien d'étonnant me direz-vous. Oui, mais en Martinique chaque bout de bois planté redonne un arbuste ! Les haies ainsi repartent de plus belle pour une floraison tropicale qui cache le barbelé. Souvent, ce sont les cannes qui servent de haies. En janvier, ceux-ci sont en fleur. Il faut y être attentif, la floraison est extrêmement courte. Ces arbres portent le joli nom d' « averses d'or » lorsque leurs fleurs sont jaunes. Terme imagé, mais lorsque les fleurs sont roses, l'effet de pluie est analogue. Il faut imaginer des fleurs couronnées d'un rose délicat, elles envahissent l'arbre alors que les feuilles sont toutes tombées. Toutes les haies des pâturages, tous les bords de route sont roses. Au gré de l'alizé, une neige de pétales envahit les routes. Des flocons volatiles, éclatants de rose sur fond d'azur céleste s'étoilent en myriades de corolles. Ne vous en faites pas, si vous manquez le mois de janvier en Martinique, leurs cousines jaunes fleurissent en mai. Les lauriers roses sont en fleurs tout au long de l'année ainsi que les bougainvillées. En mai et juin, les flamboyants magnifient le paysage... Vous l'aurez compris, il n'est pas un mois qui ne soit accompagné de fleurs...











Vous me direz... et les ouragans ? Ils passent bien sûr de temps en temps, au gré des caprices du temps et ils balayent entre autres la végétation. Mais ce climat tropical est étonnant. En quelques mois tout repousse et mis à part la taille des jeunes cocotiers que l'on a dû replanter après le passage du vilain gros cyclone, plus rien n'y paraît en très peu de temps...

Alors, profitons de la balade, partons sur les routes du Sud, et commençons notre visite par un lieu-dit à quelques kilomètres du Marin.

Crève-coeur

Le site abrite les ruines d'une ancienne sucrerie, aujourd'hui mangée par la végétation. Il reste néanmoins de grands pans de murs construits en de robustes pierres de taille. Il reste l'embrasure des fenêtres. L'herbe folle n'a pas totalement envahi les engrenages qui servaient autrefois à entraîner les mécanismes du moulin qui broyait la canne. Vu l'étendue des bâtiments et ce qu'il en reste, l'habitation de Crève Coeur était une habitation importante. Il règne sur ces lieux de vestiges une âme nostalgique, il y a toujours un je ne sais quoi de persistant sur ces anciennes habitations. Sans doute un sentiment d'abandon, quelque chose de palpable, une grandeur et sa décadence. Mais aussi un malaise. Chaque fois que l'on se trouve en ces lieux de labeurs, on en peut que penser aux êtres qui y donnaient leur vie jusqu'à la dernière goutte de sueur. Peu de choses nous aident à comprendre les ruines de Crève Coeur. Un simple panneau à l'entrée. Puis, c'est l'imagination qui fait le reste. Peut-être vaut-il mieux ne pas trop penser au passé, une belle randonnée nous attend.

Au-delà des restes de la prospérité d'autrefois, un sentier s'engage sous une épaisse forêt et nous mène par des pentes un peu raides vers le sommet. Les gambettes nous rappellent que sur nos bateaux, nous n'avons pas souvent l'occasion de les faire marcher! Aïe, aïe, aïe!!!

Là-haut, un ciel de grains nous attend. À nos pieds, la campagne, la Martinique profonde et paisible s'étale jusqu'à l'océan. Sur elle, les nuages qui défilent dans le ciel prodiguent un spectacle d'ombres et de lumières. Les bocages interrompus par quelques mares d'eau accueillent parfois quelques maisons traditionnelles. L'aboiement d'un chien monte jusqu'à nous. Le vent emporte le chant de dizaines d'oiseaux. J'aime ce genre d'atmosphère mêlée. Au fond du tableau la mer toujours présente sur les panoramas des îles, à nos pieds la vie rurale tournée vers la terre.

Le ciel s'assombrit et dans le canal qui sépare Sainte Lucie de la Martinique une coulée de lumière vive s'abat sur l'océan. L'imagination va bon train ! On dirait que les 4400 reviennent ! (série de science-fiction) Le grain nous évite et nous laisse descendre le dérivetir de Crève Coeur au sec. Heureusement, car en cas de pluie forte, le chemin se transforme en vrai torrent de boue. Au bout de la balade, la « Maison de Maître ». Ou du moins un reste de charpente de fenêtre qui offre un panorama inimitable sur le morne que nous venons de gravir.

Les Salines

Plus au Sud, la route nous mène à la plus célèbre plage de la Martinique : les Salines. C'est sans doute la carte postale la plus vendue de l'île. Et pour cause... Un croissant doré de sable fin, frangé d'une des plus belles cocoteraies de l'île où vient mourir une écume scintillante s'étire sur six kilomètres au bord de la mer des caraïbes. Connaissez-vous plus stéréotypé ? Difficile ! Les Martiniquais aiment s'y retrouver. En fin de semaine, tout le monde se mêle sans distinction de couleur, de taille, d'avis ou de parti pris à l'ombre des palmes frissonnantes des cocotiers. Les locaux s'installent : hamac, toile de tente, tables, chaises, barbecue. Une organisation qui sent bon la joie de vivre. Elle s'inspire directement des alizés et du jus de canne à sucre. Elle se régale aussi de poulet boucané, d'accras de boudin de lambis et de sorbet coco. Ici, le rire sonore d'un joueur de dominos, là, le souffle léger de la sieste, plus loin les célins discrets d'un couple lové au creux de l'écume de la houle. À l'ombre des cocotiers, le pique-nique s'installe. Des îolos (restaurants improvisés) proposent les spécialités locales. Les tables bancales sont prises d'assaut par une horde de touristes affamés par la baignade. Les « ti blancs », casquettes sur la tête, joues rouges, tee-shirt scandant les beautés de la Martinique, appareils photos en bandoulière offrent à leurs papilles novices la palette des saveurs créoles. Planteur pour Madame. Ti punch pour Monsieur. Dès la première goulée, les joues s'empourprent et le rire prend de l'assurance. Dans leur assiette : boudins créoles et crabes farcis tentent de leur remettre les idées en place. Une brochette de crevettes pour la majorité, langouste pour les plus audacieux et un flan coco pour achever la bête ! Après ces agapes et à peine reclalés sur l'horaire local, ils viendront grossir les rangs des « hamaqueurs » des Salines ! En fin de compte, ils sont prêts à expérimenter la vraie ambiance locale !

La Table du Diable

Au-delà des Salines, il existe un trésor. L'extrême Sud de la Martinique est sauvage. Le littoral s'archoute et lutte contre les assauts permanents de l'océan. Celui-ci dessine au gré des vents un rivage découpé, si déchiré qu'il paraît tourmenté. Les lieux dits annoncent le programme : la Savane Des Pétrifications, la Table Du Diable, la Pointe D'Enfer! Ici, plus aucune voiture, pas de complexe hôtelier, pas de restaurant ni de snacks ou de bars. Un sentier de randonnée parcourt le littoral où la nature règne seule.

Bien que mal chaussés, nous décidons de le suivre. Allez comprendre... Une Marine à terre, ça joue les pin-up : sandales et paréo... C'est d'un pratique pour la randonnée ! Au diable la coquetterie ! Nous sommes happés par le paysage entre savane et océan quelle magie! Aujourd'hui, le ciel est sombre et menaçant. Il s'harmonise parfaitement à l'atmosphère que dégage le paysage. Il ajoute une autre dimension, quelque chose d'authentique. Nous ne sommes plus dans la carte postale de rêve : eaux émeraude, horizon scintillant, plage étincelante. Tout dégage une force, un caractère sincère et spontané. Un panorama sans fioriture.

Côté terre, un étrange désert dégage une atmosphère figée. La végétation rejetée vers les bordures du littoral cède sa place à un univers minéral. Ici, une terre dépouillée est jonchée de blocs de jaspe polychrome. Des teintes jaunes, rougeâtres, noires surgissent du gris et de l'ocre ambiant. Parfois l'on décèle la présence de calcédoine. Je rêve de trouver l'ombre de la race d'une opale... Paraît-il que ce sol en recèle. Mais il faut faire attention où l'on pose les pieds. Par endroits, les Coussins de Belles Mères jonchent le sol. (Nom malicieux donné aux cactus rupestres !) En face de la Savane, les souvenirs nous assaillent. Le sentier nous entraîne sur les traces de la Table Du Diable. Là, nous remontons le temps. Ce rocher est la première terre que nous avons contournée après 21 jours de traversée océanique. Aujourd'hui, nous la contemplons tranquillement en Terrien d'occasion. Au large, comme lors de notre arrivée en 2004, les grains s'acharnent et donnent à l'océan la couleur grisâtre d'une mauvaise humeur caractérisée.

Cap Macré

De plages en falaises, les panoramas subtils et surprenants nous envoûtent. Des Salines au Cap Macré en passant par l'anse Trabaud, tout est à prendre, rien n'est à oublier ! La plupart du temps nous sommes seuls. Plages, sentiers, falaises se succèdent. Parfois, au détour d'un chemin, un moulin désaffecté évoque discrètement les fastes sucriers d'antan. La voûte des nuages se déchire et laisse filtrer le soleil. Aussitôt, les teintes émeraude rivalisent avec la turquoise. Le regard court sur l'horizon comme sur un champ de paillettes dorées. L'océan bouillonne. Les palmes des cocotiers luisent, comme lustrées par les pluies qui viennent de passer. L'alizé souffle fort. Il escarmouche mes lunettes d'embruns. Quelle bouffée d'énergie !

Au bout du voyage, une petite chapelle sans prétention est érigée pour Notre Dame de la Rose des Vents. Elle suscite en nous une émotion vive. Elle est ouverte. À l'intérieur l'alizé diffuse un air frais salvateur. Devant l'hôtel de la Vierge des bougies allumées l'honorent. Surprenant, nous n'avons rencontré personne et pourtant, la flamme est entretenue. Nous sommes impressionnés et heureux de voir un endroit laissé en libre accès à tout un chacun. C'est formidable. Nous aimerions voir plus souvent ce genre d'endroit respecté de la sorte. Pas de barreaux, pas de porte fermée. Tout est ouvert. Que du bonheur !

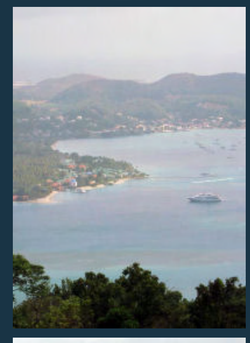
Ici se termine notre balade sur la côte orientale de l'île. Mes sandales agonisent et nous sommes repus d'images plus merveilleuses les unes que les autres. La rive batue par les flots, au caractère marqué par sa résistance face aux éléments a imprimé pour toujours une image forte dans notre belle à souvenirs.

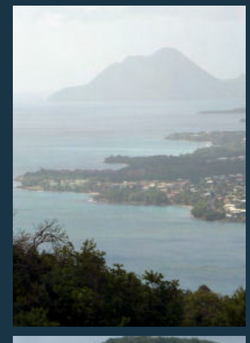
Je vous rassure, nous ne nous sommes pas limités à cette simple balade sur l'île. De la Table du Diable à Grand Rivière qui est le bout du bout du Nord de l'île, chaque paysage mérite que l'on s'y attarde, alors, poursuivez la visite de la Martinique avec nous et passez au chapitre suivant..

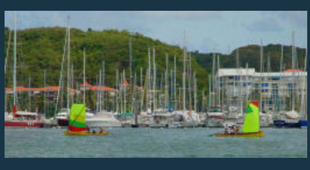
Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

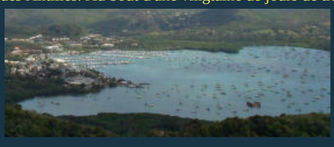
www.etoiledelune.net







Comment parler de la Martinique sans parler du Marin? Pour un plaisancier c'est impossible. Le Marin est devenu, depuis la création de sa base nautique en 1998, la capitale du nautisme francophone aux Antilles ; la plaque tournante de tout ce qui flotte en Martinique. Elle attire les marins de tous horizons. Le Marin, qui mérite bien son nom, est pour la plupart des équipages qui ont traversé l'Atlantique, la première escale des Antilles. Au bout d'une vingtaine de jours de traversée océanique les marins se faufilent entre les

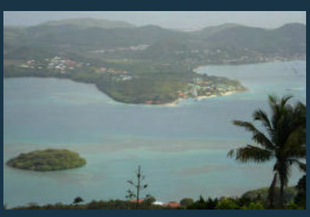


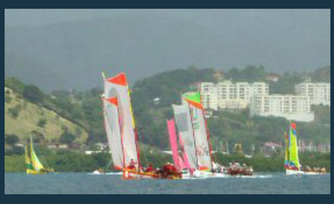
bouées de balisages qui dessinent un chenal tarabiscoté entre les récifs qui parsèment l'entrée de cette gorge profonde tapissée de mangroves. Côté pile, ils y trouvent, à l'abri de la houle, le sommeil mérité après vingt nuits de veille. Côté face, ils découvrent une baie immense où séjournent en permanence un millier de bateaux.

Entre rêve de tranquillité et affluence il faut choisir. Le Marin ne répond pas franchement au stéréotype du mouillage de rêve sous les Tropiques. Beaucoup de monde, une ville aux odeurs d'embouteillages sont les apanages du Marin. Cependant, si le Marin n'est pas l'endroit idéal où passer ses vacances, il répond à bon nombre des besoins des plaisanciers, d'où sont succès.

Au marin tout est possible : avitaillement, réparations mécaniques, électroniques, structurelles... Les plaisanciers y chercheront les compétences nécessaires pour résoudre les problèmes et les lacunes du bord. Certains n'hésitent pas à y passer des mois entiers. Quelques-uns y trouveront du travail.

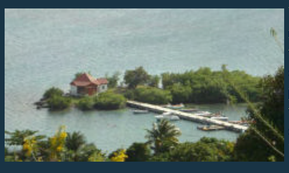
Autre facilité, on peut laisser le bateau en marina, sur corps-mort ou sur ancre (attention mettez deux ancres : fonds de vase) et louer une voiture dans l'une des nombreuses sociétés de location de la ville. De là, il est possible de partir à la découverte de l'intérieur de l'île. Attention, munissez-vous de patience. La Martinique étant l'une des îles les plus densément peuplées de la Caraïbe, les bouchons sur les routes y sont légion. À certaines heures, il est presque impossible de circuler autour de Fort-de-France !



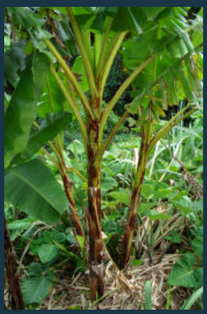


Si vous décidez de rester au Marin un week-end, vous verrez à coup sûr les yoles. Ces bateaux construits d'un seul tenant dans un tronc d'arbre servent de monture aux équilibristes de la mer. Le spectacle d'une dizaine parfois même d'une vingtaine d'hommes suspendus en rappel au-dessus des flots pour assurer l'équilibre de leur esquif est unique au monde. (référez-vous dans ce dossier à l'article spécifique sur les yoles)

Sans aller très loin, on peut découvrir depuis le Marin, le Grand-Sud qui est l'objet du chapitre précédent. Et puis, pour une vision inattendue de cette large gorge qui s'enfonce dans les mangroves, montez en haut du Morne Gommier. Le morne ainsi nommé car il était autrefois recouvert de forêts de gommiers. Cet arbre était utilisé pour la construction de barques qui portaient le même nom que l'arbre.



Vous y trouverez un point de vue extraordinaire. Le regard court sur 360 degrés. A l'Est, une campagne verdoyante recouvre des mornes dodus. Au Nord, les communes de Sainte Luce et du Diamant offrent leurs plages échancrées à la Mer des Caraïbes. A l'ouest la vue vous transportera au-delà de l'horizon, jusqu'aux Pitons de Sainte Lucie. Au Sud, la baie du Marin et les plages de Sainte Anne. Joli panorama qui nécessite une sacrée grimpette aux petites voitures de location. Attardez-vous à cet endroit. Peut-être aurez-vous la chance de rencontrer la personne qui a aménagé le point de vue. Il loge dans la maison qui est en contre-bas et n'hésite jamais à aller au-devant des hôtes de passage. Cet homme aime le pays de ses racines. Il est profondément émouvant lorsqu'il



parle de son attachement à cette terre. Il parle lentement avec des intonations de maître d'école. Il partage ce qu'il sait sur ses aïeux, ce qu'il a vu durant toute sa vie. L'évolution de sa Martinique... Il vous accompagnera sur un bout de chemin et vous donnera le nom des plantes qui agrémentent l'escalier qui mène au Point de vue : lianes trompettes (en créole Lyann Twonpèt), aloès, glycérine. Il est fier de son jardin créole qui réunit fleurs, plantes aromatiques et médicinales ainsi que la culture vivrière, arbres à pain, bananiers et cocotiers.

Nous ne pensions trouver ici qu'une jolie vue, finalement nous récoltons les fruits de l'expérience créole.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

Musarder pour l’éternité à l’ombre du diamant

Nous avons passé plus d’un mois à Sainte Anne, village charmant de la côte sud-ouest de la Martinique. Nous étions plus précisément à l’anse Caritan. Et de là, nous avions une vue imprenable sur le diamant. Chaque fois que mon regard portait vers l’ouest, il était là, fort et beau. Ses allures de protecteur me font littéralement craquer. Sa masse puissante m’ensorcelle et éclipse un moment l’horizon. Seul, il n’a besoin de personne, il est tout simplement grandiose ! Je m’arrange pour le garder constamment dans mon champ de vision. Je le lorgne… Je le couve amoureusement… Au coucher du soleil, je ne peux m’empêcher de le photographier. Nous sommes à l’heure du numérique et mon Capitaine voit l’espace mémoire de l’ordinateur fondre jour après jour ! Mais, tant pis, il le mérite ! Grâce à lui, je me souviens de mes aventures précédentes. Il me donne aussi la certitude que nous reviendrons sans cesse à lui. Il est le plus beau, et sans doute à jamais, représentera-t-il le symbole même de mon premier amour fait île. Ho, que je l’aime !

Mais au fait, peut-on dire cela d’un caillou ?
Un caillou ? Le Diamant ?
Sacrilège !

Le Joyau de la Martinique

Il est grand temps de lever l’ancre de l’Anse Caritan, et de partir à la découverte du Nord de la Martinique. A quelques 10 milles de la pointe Sud de la Martinique et une encablure de la côte sous le vent, le Diamant, majestueux et solitaire surgit des flots et se dresse fièrement vers le ciel. Il reste planté là, au milieu du bleu marin infini. Et réuni Terriens et Marins autour d’un même sentiment de curiosité. A moins de deux kilomètres de la côte, ce reste d'édifice volcanique rongé par l'érosion peut en effet être admiré depuis la Pointe du Diamant aménagée en points de vue à mi-hauteur du Morne Larcher. Les visiteurs surplombent la très belle et vaste plage qui fait face au rocher. Superbe car incurvée sur quatre kilomètres et souvent déserte, elle est également dangereuse car la houle y frappe souvent enroulant son écume lumineuse sur le sable fin. Des rouleaux puissants attisés par des courants peuvent emporter un homme loin du rivage.

Le marin quant à lui, peut en faire le tour à volonté. Par temps calme, il est même possible de jeter l’ancre au pied du Rocher mythique ! Le Capitaine de l’Etoile de Lune adore se livrer à un sport peu recommandé… (du moins par la Pitaine) Il se joue des vents et des courants et le frôle (ou quasi)… Sensations assurées, et photos ratées, car ben… on était trop près !

Donc, nouvelle approche, il grandit plus raisonnablement cette fois, et satisfait, l’objectif de l’appareil photo le prend, dès lors, sous toutes ses coutures.

Superbe, il est posé sur l’eau. Il subit avec flegme les assauts de la mer primesautière, cédant en érosion à ses caprices les plus fous. Sous certains aspects il prend une tête de singe. Parfois, il se confond avec l’image de ce héros de science fiction : Dark Vador. Un peu effrayant à la vérité. Nous passons au plus près, (sans trop) il est gigantesque. Les falaises sont arrondies par, le poids des années et l’acharnement du vent et de la mer qui en grignotent les pans. Mais la comparaison que tout le monde lui préfère, c’est celle qui le met en valeur, tel le plus prisé des joyaux de la planète. Ainsi, lorsque le soleil est au zénith, ses arrêtes vives, révèlent son éclat ainsi que celui des eaux saphir qui l’ourle..

Sur ce bloc volcanique gris aux reflets de nacre, haut de soixante-seize mètres une végétation courageuse abrite une colonie d’oiseaux. Broussailles, poiriers-pays et cactus poussent sur ses flancs abrupts creusés de grottes où de nombreux oiseaux de mer viennent chercher refuge. Les cactus nommés cierges ont d'étranges manières sur ce rocher. Ils ne fleurissent que la nuit. Y accoster le jour est une expédition réservée aux téméraires. Mais qui, risquerait d'y grimper de nuit, même pour assister au spectacle unique de l'ouverture des fleurs de cierge? Outre les fous, les pailles en queue, les frégates, les phaétons à bec rouge, et autres balbuzard-pêcheurs ou aiglon encore appelé aigle migrateur de l'Amérique du Nord qui survolent en permanence le Diamant, les anolis et les mabouias ou couleuvres couresses ont colonisé le célèbre rocher.

Si l'escalade du Rocher du Diamant est une attraction rare. En revanche, les plongeurs, y trouvent un terrain de prédilection. Sur les tombants et dans les fosses où l'eau est claire, des coraux de toutes formes se développent. Les observateurs y rencontrent bon nombre d'espèces qui vivent dans les lagons : les

chirurgiens bleus et noirs, le poisson soldat, le juif, mais aussi la carangue (un poisson de grande taille, aux reflets gris qui évolue souvent en bande). Les curieux prendront garde à ne pas déranger le marignan ou poisson écureuil de sa cache, sinon il déploiera une large dorsale épineuse. La base du rocher est striée de grandes failles couvertes de spongiaires, l'une d'entre elles traverse le socle de part en part. Quelques langoustes s'y pavanent, attisant l'appétit des fins gourmets.

Voilà pour l’essentiel de la colonie qui a élu domicile sur et sous le Diamant. Nous pourrions finir là l’énumération. Mais, je vous laissais le plus croustillant pour la fin. En vérité, je vous parle d’un Rocher, français ou Martiniquais. Mais, ce n’est pas ça du tout… ce que vous avez devant vous est en réalité un navire anglais échoué à jamais sur les côtes françaises.

Une ruse légendaire

« HMS Diamond Rock »

Inscrit comme "Rocher du Diamant" sur les cartes françaises, il prend pour apellation « her Majesty’s Ship Diamond Rock » dans les registres de la marine royale britannique ainsi que sur les cartes marines des Anglais. Aujourd'hui, il est encore salué comme tel. Héros de la fatigante rivalité qui opposa les Français et les Anglais, tous deux désireux de régner sans partage sur le paradis antillais. En 1803, la Martinique était devenue propriété des Français. Mais, les guerres napoléoniennes sévissaient toujours. Les Anglais qui étaient obnubilés par l’idée d’entraver la marche du Général, s'emparèrent du Rocher et y installèrent des batteries. Deux cents marins servaient à bord de ce navire insensé. Ils tiraient sur tout bâtiment tentant d'accoster dans les ports de la côte sous le vent de la Martinique.

La légende :

Profitant d’une nuit sombre de 1805, les Français de Villaret-de-Joyeuse firent perfidement échouer au pied de la sentinelle une barque remplie de fûts contenant la tisane du père Labat (premier terme utilisé pour cette nouvelle boisson sortie de l’alambic du Père Labat, un missionnaire un peu spécial venu des colonies du Brésil. Ce breuvage devint ensuite le rhum.)

Les Anglais un peu à l'étroit sur leur rocher, s'enivrèrent pour changer leur quotidien. Cette "distraction" fut plus efficace que n'importe quelle canonnade. Les Français ravirent ainsi avec brio l'édifice flottant aux ennemis royalistes qui se rendaient joyeusement. Cette ruse mit fin à l'étrange épopée du navire de pierre qui dura dix-sept mois.

À l’ombre du Diamant, nous poursuivons notre route. Je le vois s’effacer à regret derrière les collines. Dominique me relaye à la barre et, j’en profite pour m’installer à l’arrière du bateau, pour mieux saluer « MON » rocher fétiche.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2005
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

MARTINIQUE

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

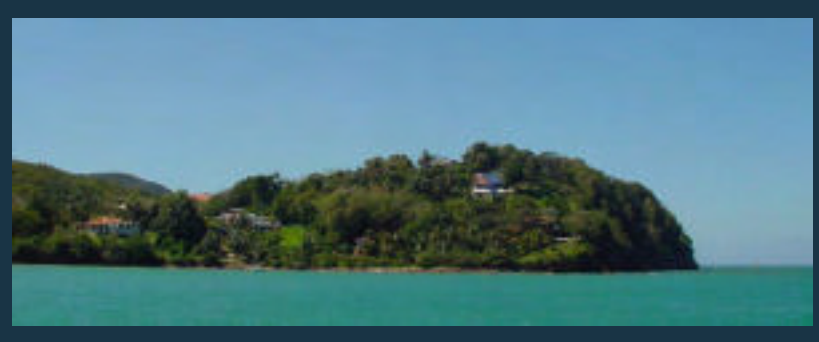
www.etoiledelune.net

Les Trois-Ilets

Une coquetterie soignée

Le village de Trois-Îlets doit son nom aux trois minuscules îles rocheuses qui émergent en face de la Pointe-Aux-Pères. Ces îlets portent les noms de Tébloux, Charles et Sixtain. Drôles de noms pour des îlets... Ce sont en fait les patronymes des derniers propriétaires qui étaient exploitants de fours à chaux. Le village n'adopta pas immédiatement ce nom-là. La paroisse fondée en 1683, s'appelait alors, Cul-de-Sac-à-Vaches. On comprend facilement pourquoi les villageois ont voulu changer le nom de leur village.

Le village entretient une physionomie avenante. Les maisons en bois sont toujours pimpantes. Les édifices publics sont fraîchement repeints. Il règne aux Trois Ilets une certaine unité architecturale. Ce village au cachet typique est représentatif du bon goût créole. En contrebas du village, l'anse Mitan s'organise autour d'une plage. C'est le côté touristique de Trois-Ilets, avec ses hôtels, ses restaurants et son mouillage toujours bondé de bateaux de plaisance. Il est facile de prendre la navette à Mitan ou à la Pointe du bout pour se rendre à Fort-de-France. Bien des fois nous avons préféré cette solution aux éternels bouchons qui encombrent les routes de la "capitale".

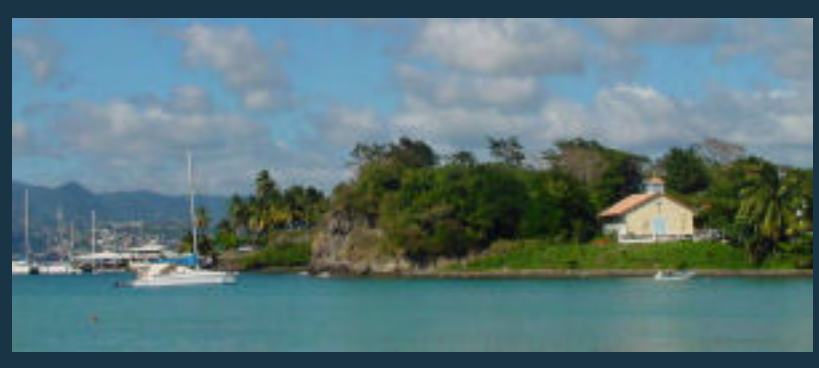


Les Trois-Ilets ont donc la cote! Nombre de Fayolets (habitants de Fort-de-France) préfèrent habiter ici et se rendre tous les matins en bateau à la ville. Chaque soir, ils rentrent ainsi au calme. Chaque soir, c'est un peu les vacances pour les écoliers. En effet, le ponton de l'anse Mitan, coupe en deux une belle plage, qui les invite à la baignade avant d'aller faire leurs devoirs...

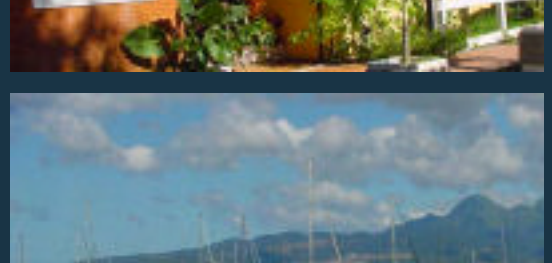
A la Pointe du bout, la commune a érigé un village créole. Manière élégante de rassembler boutiques, coiffeurs, restaurants et hôtels de la commune. L'ensemble est réellement réussi.

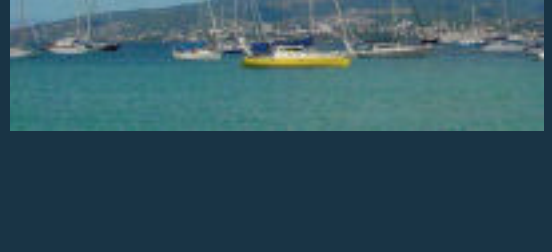
Tois-Ilets respecte l'artisanat local

A la sortie du village, sur la route du Lamentin, le château Gaillard défend l'artisanat local. C'est une maison créole imposante qui regroupe le savoir-faire martiniquais ainsi que le musée du café et du cacao. Outre une superbe pépinière, ils mettent en évidence le talent des potiers du village voisin. En effet, la Poterie des Trois-Ilets a gagné ses lettres de noblesse. On trouve ici les plus anciennes fabriques de la Martinique.



La briqueterie des Trois-Îlets date du dix-huitième siècle. L'entreprise fut bâtie en 1783, date à laquelle naquit une devise toujours d'actualité : "Ici, le travail change la terre en or". Les premières productions répondent aux besoins de l'époque : moules pour former les pains de sucres, tuiles ou chaux. Aujourd'hui, les fabriques des Trois Ilets fournissent les tuiles des toits, les briques des maisons et le pavement des trottoirs. On y fabrique aussi de la poterie utilitaire ou des pièces artisanales... Les potiers se servent pour leur production d'une argile rouge qu'ils trouvent sur place. Exception faite du tour électrique, l'outillage reste traditionnel, voire rudimentaire. Le village des potiers fait partie intégrante du patrimoine de l'île. Les Martiniquais en sont fiers. Cette activité est chaque année dignement représentée au carnaval par les hommes d'argiles.



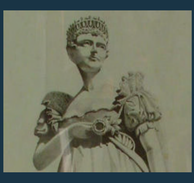


Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

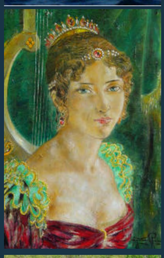
La Pagerie

Tout à côté du village de Trois-Ilet une route mal pavée s'enfonce dans la forêt. Lorsque vous emprunterez cette allée bordée d'immenses arbres du voyageur, vous percevrez immédiatement un changement d'atmosphère. L'air se charge de nostalgie. Une ombre plane tout autour de vous... Vous êtes au coeur de l'histoire de la Martinique.

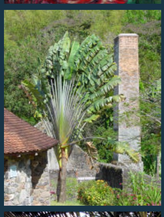
Bienvenue dans la maison natale de l'impératrice Joséphine!



Si l'on connaît au travers de Napoléon la vie de Joséphine, on ne sait pas toujours qu'elle est l'enfant du pays, martiniquaise, fille de Joseph Gaspar Tascher de la Pagerie et de Rose-Claire des Vergers de Sannois. Baptisée du nom de Marie-Joseph Rose, à l'église des Trois-Ilets le 27 juillet 1763, l'histoire ne retiendra qu'un prénom celui de Joséphine. Pourtant ses parents la surnommaient Yéyette. Plus difficile à porter pour une impératrice!

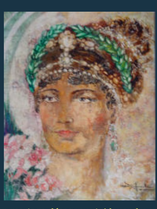


La fillette passa toute sa jeunesse dans le domaine familial qui s'appelait alors, "Petite-Guinée". C'était un domaine de moyenne importance où étaient cultivés la canne à sucre, le cacao, le café, quelques légumes, le manioc et du coton. La jeune fille vécut une enfance tranquille rythmée par les répétitions rassurantes de l'activité agricole. Le cyclone de 1766 changea la donne et dévasta une partie de l'exploitation. La maison de maître fut détruite et cet épisode inopportun contraignit la famille à s'installer dans le seul bâtiment encore debout : les cuisines. J'entends d'ici, les voix railleuses : "Une impératrice élevée dans une cuisine! Pfff..." Oui, mais quelle cuisine! À elle seule, elle représente une maison bâtie de pierre de taille, recouverte d'un toit de tuiles plates agrémenté de chiens assis. Aujourd'hui en Bourgogne des maisons de ce type existent encore et sont particulièrement convoitées... Mais revenons en Martinique!



À l'âge de dix ans, Marie-Josèphe fut envoyée chez les dames de la Providence en pension à Fort-Royal. Elle ne revenait à la maison que pour les vacances. Suivant la légende, durant les quelques jours de repos qu'elle prit en 1777 au domaine familial, elle entraîna sa nourrice Gertrude à la chaumière de la Voyante Euphémie David. La vieille négresse avait coutume de dire aux enfants la bonne aventure. Elle dit à Marie-Josèphe : "Tu seras plus que Reine".

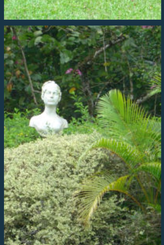
Que s'est donc imaginé l'adolescente de quatorze ans? Elle n'avait jamais quitté son île natale et elle suivait une éducation dominée par la discipline afin de devenir "une jeune fille de bonne famille". Nourrie d'une ambition toute nouvelle, elle quitta deux ans plus tard la Martinique et le joug paternel. Elle épousa le Vicomte Alexandre de Beauharnais, fils du Marquis de Beauharnais qui avait été le gouverneur général des îles du vent de 1757 à 1761. Les époux vivent leurs premières années de mariage en Métropole. Le jeune homme de caractère orgueilleux et excessivement jaloux eut vite fait de noircir les rêves de grandeurs impériales de la jeune femme. En réalité ce fut un mariage désastreux! Alexandre et Joséphine eurent néanmoins deux enfants : Eugène et Hortense. Bientôt, l'époux revenu seul à Fort-Royal pour des raisons militaires, cherche à se séparer de Joséphine. Celle-ci décide de revenir en 1788 en Martinique, où pendant deux ans, elle vit dans la petite maison du domaine familial.



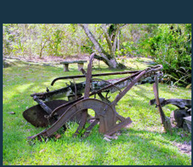
En 1790 Joséphine décide de revenir en métropole. Le 9 mars 1796 son mari n'échappe pas à la guillotine. Veuve en ces temps de Directoire, Marie-Josèphe Rose de Beaumarchais séduit tout Paris par sa grâce créole et sa joie de vivre typiquement insulaire. Ses amis, Talliens et Barras, l'introduisent dans le cercle des dirigeants. Un jeune général, nommé Bonaparte ne tarde pas à la remarquer. Il est séduit, il lui donne le surnom de Joséphine. Il l'épouse. En 1804, la révélation de la quimboiseuse de Croc-Souris se réalise et Joséphine s'inscrit dans les livres d'Histoire sous le nom de l'Impératrice Joséphine.

Joséphine sacrée, elle n'oublie pas son île et exprime son attachement de bien curieuse manière. En effet, elle conseille à Napoléon de rétablir l'esclavage aboli en Martinique par la Révolution. Pour le reste de sa vie en Métropole son destin funeste est connu de tous : Joséphine "trop vieille" pour fournir un héritier aux lauriers de l'empereur est répudiée. Le divorce est prononcé en 1809. Joséphine, exilée au château de Malmaison près de Paris, ne revint jamais vers son île. Elle mourut en 1814. Avec sa disparition ses ambitions de gloire ne se sont pas totalement évanouies.

Aujourd'hui, on peut dire qu'à travers d'Hortense sa fille et la descendance de celle-ci disséminée à travers l'Europe, Joséphine est considérée comme la grand-mère des rois du vieux continent.



Joséphine réveilla bien des passions comme celle du docteur Robert Rose-Rosette. Féru d'Histoire, il acheta la maison et les terres de la famille de Joséphine en 1929. Il restaura avec amour le domaine.
À l'entrée du parc fleuri, les ruines de la sucrerie rappellent le cyclone qui dévasta une partie de l'habitation de la famille Tascher de la Pagerie. Cette vision, dominée par la cheminée noire qui transperce une forêt sombre tant elle est épaisse, est lugubre. De la maison natale de Joséphine il ne reste que les soubassements.



Très vite, un chemin nous conduit au travers d'un jardin agréable. Les arbres du voyageur s'épanouissent tels d'immenses éventails. Les trompettes d'or resplendissent sous le soleil. Frangipaniers, hibiscus, ixoras, lauriers roses se regroupent en bosquets qui font pétiller les couleurs vives. Plus loin, le musée est installé dans un petit bâtiment qui s'appelait autrefois, les "chambres de Madame", car l'après-midi, madame de la Pagerie venait s'y reposer. Ce vestige des époques lointaines prend des allures de fermette bourguignonne. Les bougainvilliers se sont accrochés sur les façades et ajoutent des notes de couleurs vives à la pierre volcanique utilisée pour la bâtisse. La maisonnette s'épanouit aux rayons du soleil, bordée d'une végétation généreuse et variée. Chaque pierre dégage un souffle de bien-être.

À l'intérieur, on retrouve les détails chaleureux d'une demeure habitée. La cheminée garde les marques noires du dernier feu. Les murs épais conservent une fraîcheur salutaire sous le climat tropical. J'y installerais volontiers mes meubles pour la retraite. Bien que ceux de Joséphine me plaisent énormément. L'intérieur enchante tous les visiteurs, impossible de rester insensible au délicieux décor qui orne cette habitation. La maison donne une certaine idée de la vie quotidienne des békés de l'époque. Une ambiance lascive et une atmosphère de grandeur ont traversé les années. Tout nous est restitué au travers des anecdotes que partage l'excellente guide du musée avec ses hôtes de passage. Les objets rassemblés dans la petite maison nous parlent aussi de ces jours éloignés. Vraiment, ce musée ne ressemble pas aux autres! Nous vivons réellement quelques moments dans une époque différente et dépaysante.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLÉMENT
LA CARAVELLE
GALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

www.etoiledelune.net

Le charme d'une des plus belles demeures de Martinique intimement liée à son Histoire.

MARTINIQUE

« Habitation Clément »

Voici une habitation que nous avons visitée à plusieurs reprises. Il est des endroits dont on ne se lasse pas. L'habitation Clément en fait partie. En allie le charme à la culture, sans jeu de mots on pourrait dire culture de la canne, mais aussi culture personnelle. En visitant l'habitation nous apprenons une multitude de choses concernant la fabrication du rhum et l'Histoire de la Martinique. Nous bénéficions aussi d'un cours de botanique grandeur nature. L'un des points remarquables du site est qu'il est entièrement ouvert au public et qu'il est maintenu dans l'état exact où il se trouvait lorsque la famille Clément y habitait. Cette fidélité au passé entretien une atmosphère particulière. En pénétrant dans ce domaine, nous avons réellement l'impression que la Martinique va le voir et nous accueille au sein même de son intimité. Tout y est présenté avec respect et simplicité, de manière à vivante que l'on se prendrait pour un cousin éloigné de passage chez la famille Clément...

Quelle est donc l'origine de l'habitation Clément?

Le site est l'un des plus anciens de la Martinique, dès 1770 une habitation est bâtie sur la commune de Saint François. Le mot habitation est utilisé par les Créoles pour désigner l'ensemble d'un domaine ou d'une propriété. Le terme ne limite donc pas son acception à une simple maison. Ainsi, en cette fin de dix-huitième siècle, le Sieur Linté crée une sucrerie dans la région. La maison de maître apparaît bien plus tard et sa date de construction se situe entre 1820 et 1840. Les tuiles de Marseille utilisée pour la couverture du toit n'ont été inventées qu'en 1850 et imposées en 1870. On suppose donc que le toit n'a pris son apparence actuelle qu'après la construction de l'édifice. Mais ne tergiversons pas sur cette période Pré-Clément, elle n'a laissé que peu de trace dans l'esprit des Martiniquais. En effet, seule la famille de la partie de laquelle Monsieur Clément prend possession de l'habitation semble intéresser les insulaires.

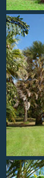
La famille Clément

Homère, Charles, Marie, Hildulphe Clément naît à la Trinité le 12 juillet 1852. Il est fils de tailleur. Il étudie sa médecine à Paris et entre à la suite de Victor Schœlcher au Conseil Municipal de cette ville. Monsieur Clément a une âme de philanthrope nous dit-on dans les guides, ce qui le mènerait droit à une carrière politique... Il est rapidement propulsé dans les sphères politiques et devient conseiller municipal en 1885, puis conseiller général en 1887 et président du conseil en 1901. Monsieur Clément est le premier homme de couleur à recevoir la Légion d'honneur.

En 1887, Monsieur Clément acquiert la distillerie du Domaine de l'Acajou, connue aujourd'hui sous le nom d'habitation Clément. Il rencontre de hautes personnalités politiques, de "bons docteur" et de propriétaire terriens. En 1906, il se retire de la politique et se consacre exclusivement au rhum Clément. Il meurt en 1923. Ce jour-là, il part en paix avec la certitude d'avoir hissé l'habitation au rang digne de ses espoirs.

Son fils Charles prend la succession. Il est homme d'exception diplômé de l'école centrale d'ingénieurs à Paris, mais aussi de l'institut Pasteur, section fermentation. Ses études l'aideront à toucher la perfection dans la fabrication du rhum Clément. C'est sous la direction de Charles que l'habitation Clément va le plus prospère. La famille tout entière se consacre à la mise en valeur de sa terre et a vla passion d'un rhum agricole de haute qualité. Lors de sa mort en 1973, ses fils ont bien du mal dans une conjoncture difficile à maintenir les rendements nécessaires à la pourvisite de l'activité. En 1986, le groupe Bernard Hayot rachète l'habitation.

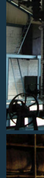
L'habitation - le parc



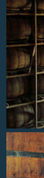
Lorsqu'on s'engage dans l'allée qui mène à l'habitation Clément, l'environnement paraît modeste. Un parking hasitement "cabossable" accueille les visiteurs. Les plus chanceux trouveront une place à l'ombre sous les flamboyants dépouillés de leurs fleurs. Les alamandas aux fleurs en trompette dorées, les ixoras rouges guident les nouveaux venus. Le regard cherche en vain la maison de maître. La voie est barricadée par de grands arbres et le bâtiment qui abrite les bureaux d'accueil et de passage oblige, on se retrouve face à des bâtiments pluhtt communs, des chais sans grand intérêt vus de l'extérieur. Un peu déçus sur le coup... Mais très vite, des panneaux nous guident et en quelques pas, le domaine se révèle grandeur nature et nous accueille dans un jardin somptueux. Ce jardin est un jardin créé par un botaniste qui décide de s'intéresser à chaque espèce arbustive, à chaque bosquet de fleurs et à comprendre comment chaque plant pousse, pent y passer la journée entière.

Un conseil, si vous décidez de visiter l'habitation Clément, ne vous limitez pas au musée, prenez le temps de découvrir le parc et apprenez à y déguster les saveurs de la nature tropicale. Seize hectares, de parc arboré et paysagé sont consacrés à plus de 300 espèces végétales. Malgré les affres de la météorologie tropicale, le parc se maintient. Les cyclones passent de temps à autre et détruisent une grande partie du travail de nos jardiniers minutieux et acharnés. Mais à chaque fois le parc renaît et se reconstitue. Je ne peux citer ici toutes les espèces vues, mais quelques-unes m'ont plus particulièrement marquée. J'ai adoré les bouquets de

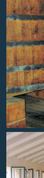
palmiers à l'entrée. Puis, des palmiers royaux sont plantés de chaque côté d'une allée qui semble mener jusqu'au ciel. Le palmier Elata m'a fasciné, par son tronc imposant portant une foison de lourdes palmes. Cet arbre consacre plusieurs décennies à sa croissance puis, il produit une unique fleur avant de mourir. Celui qui est représenté dans le parc a plus de 50 ans et ses figuiers mesurent sans doute plusieurs centenaires. Ils sont ainsi nommés, car lorsqu'ils poussent à la base des murs, les racines en démontent les soubassements. Bon nombre d'habitations ont été complètement détruites sous l'effet dévastateur de cet arbre. N'imaginez pas un plan bien ordonné où les espèces sont présentées telle une suite insipide ! Le parc varie



autour des collines et dégringole dans le fond de vallons. Il s'adapte au relief naturelle. Au cours de notre balade, nous arrivons en surplomb d'un étang. De superbes cygnes y paraissent. Tout autour, un verger de fruits tropicaux recueille les soins attentifs des jardiniers de l'habitation. Le parc officiale tout au long de ses chemins une atmosphère empreinte de noblesse. Les bassins offrent une aire de repos aux oiseaux. L'eau circule en petits ruisseaux l'ombre des palmes des cocotiers qui couvrent jalousement une fraîcheur salutaire.



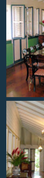
Le regard se pose sur des aménagements parfaits, il court jusqu'aux confins du parc, limité par des champs de cannes à sucre. Ci et là, des cylindres, des roues crantées, un moulin à bêtes, une locomotive et ses wagons agrémentent le parc et nous rappellent que l'habitation fut autrefois une usine où la fabrication du rhum utilisait bon nombre d'ouvriers ainsi que les technologies de pointes de l'époque.



Les bâtiments d'usine.

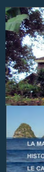
Récemment un nouveau bâtiment de l'habitation a été ouvert au public. C'était le cœur de l'usine.

Aujourd'hui, les broyeurs et roues des diverses machines tournent encore. Ils servent de décor explicatif au musée de la canne. D'un bout à l'autre de la production, toutes les étapes nous sont expliquées. Si aujourd'hui, le rhum Clément n'est plus produit dans cette usine, nous sommes néanmoins à l'école du rhum. Et la production à quelques variantes technologiques près se passe toujours ainsi.



La canne à sucre est récoltée de février à juin. Elle provient des 160 hectares de terre appartenant à l'habitation Clément et de petits producteurs. À l'époque du Sieur Clément, la canne était livrée par cabrouets, chars tirés par deux bœufs. Aujourd'hui des tracteurs ont remplacé les chars à bœufs. La canne lorsqu'elle arrive à l'usine est traitée directement. En effet, dès qu'elle est coupée elle perd rapidement sa teneur en sucre. Elle est donc disposée sur de longs tapis mécaniques qui acheminent la canne vers une succession de broyeurs. À la sortie des broyeurs on retrouve le résidu sec et fibreux de la canne ou bagasse qui est acheminé vers la chaudière. La bagasse sert alors de combustible. On peut dire qu'une distillerie est une usine écologique, puisqu'elle produit l'énergie dont elle a besoin. Parfaitement intégré, la bagasse, combustible naturel alimente les foyers des générateurs où l'eau est transformée en vapeur.

Mais les broyeurs ne produisent pas que la bagasse, ils extraient aussi le jus de canne (ou vesou) qui sera utilisé pour la fabrication du rhum agricole. Tout au long de sa transformation, le jus tiré de la canne portera des noms différents. En premier donc, le vesou passe dans les cuves de fermentation. C'est l'opération qui transforme le sucre en fermentum en alcool. Lors de cette première étape, les qualités aromatiques du rhum agricole s'élaborent. Afin que cette opération réussisse, deux micro-organismes sont appelés à la rescousse : les bactéries et les levures. Celles-ci mettent 24 à 36 heures pour transformer le vesou en vin de canne. Le vin de canne (nommé autrefois grappe) titre entre 4 et 5% de volume d'alcool.



Le vin de canne sera distillé. La distillation consiste à extraire l'alcool et les éléments non alcoolisés contenus dans le vin. Cela se passe dans une colonne composée de plusieurs plateaux superposés. Le vin après réchauffage à 75 degrés dans le chauffe vin entre dans la colonne à distiller par le haut et descend par gravité de plateau en plateau. À la sortie de la colonne à distiller, le rhum titre 70 degrés d'alcool pur. Le rhum à ce stade se nomme « grappe blanche ». Il est beaucoup trop "vert" pour être consommé en l'état !

À partir de là, donc, le rhum va bénéficier des soins attentifs effectués par les chimistes de la distillerie. À partir de là, le rhum n'est plus confié aux machines, mais il devient une affaire d'hommes passionnés qui lui donneront ses lettres de noblesse. Il séjournera d'abord 6 mois dans des cuves en inox afin qu'il se repose et élimine ses substances volatiles. À la fin de ce repos, les chimistes ajusteront de l'eau déminéralisée afin que sa teneur alcoolique ne titre plus que 62, 55 ou 50 degrés.

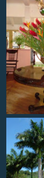
Le rhum vieux n'en reste pas là. Il doit être réduit à 64 degrés d'alcool, puis il séjournera dans des fûts de chêne d'une contenance unitaire de 200 litres pendant un minimum de 3 ans. Les conditions climatiques des Antilles accélèrent le vieillissement qui y est trois fois plus rapide qu'en Métropole. Ces conditions favorisent l'évaporation ou ce que l'on appelle "la part des anges". Cette part-là, nous la respirons à plein poumon lorsque nous visitons les chais ! L'habitation Clément mise particulièrement sur la fabrication de rhum vieux, elle est le premier producteur de rhum vieux de la Martinique et conserve dans ses chais plus de 1 500 000 litres de rhum en cours de vieillissement. Ceci explique l'humeur vaporeuse des hôtes en sortie de visite...

La cave des présidents

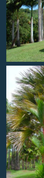
À cette étape de la visite, vous me direz que vous avez tout vu, tout compris et qu'il ne vous reste plus qu'à retourner vers cette belle case en bois où vous avez lu sur le panneau d'entrée : "dégustation". Hé bien, oui! Pas encore! Le domaine de l'acajou est devenu sous l'impulsion de Charles Clément le lieu de passage obligé de tous les hôtes de marque qu'a reçu la Martinique et ce même après la cession du domaine au groupe de Bernard Hayot. En 1991, l'habitation fut témoin de la rencontre au sommet entre Bush et Mitterrand. Cette rencontre était organisée à l'issue de la première guerre du Golfe. L'atmosphère détendue pour un sujet qui entourait en cause l'ordre économique et politique du Proche Orient.

La maison de maître

Ou une manière bien agréable de rentrer chez les gens sans se sentir coupable de voyeurisme



Avant une dernière escale savoureuse, prenez le temps de visiter la maison de maître. Une demeure bâtie dans la tradition créole. Tout en bois, elle repose sur un soubassement de bombes volcaniques éclatées. L'habitation a résisté aux affres climatiques et présente aujourd'hui la même physionomie que lorsqu'elle fut achetée en 1887 par Homère Clément. Je vous épargnerai la description détaillée des façades et de l'intérieur. Pourtant, elle méritérait d'être auscultée de près. Entre deux tambours géants et centenaires, un perron donne accès aux portes grandes ouvertes, le visiteur est accueilli par un immense bouquet de fleurs des tropiques : roses de



porcelaine et balisiers égayent l'entrée. À l'intérieur, un mobilier complet style compagnie des Indes Orientales et Occidentales des dix-huitième et dix-neuvième siècles habille encore la maison. Tout est là, on imagine aisément que si Charles Clément revenait, il lui suffirait de fermer les portes, de laisser les jalousies ouvertes et de reprendre sa vie dans l'ombre fraîche de cette maison qui garde en elle toute l'ambiance d'une époque aujourd'hui révolue.

À présent dirigez vous vers les chais, vous y trouverez l'histoire des Antilles racontée en image, les

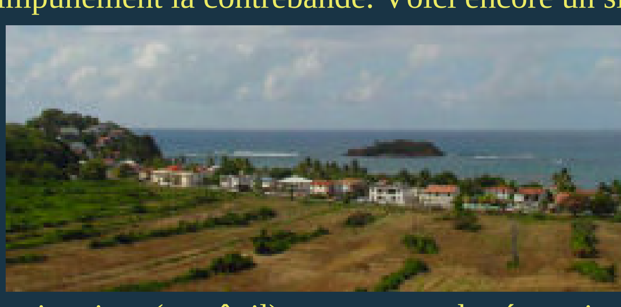
monceaux de tonneaux et une foule d'objets étranges qui servaient autrefois aux ouvriers du rhum. Puis à l'issue de cette ultime visite, vous pourrez enfin déguster ce qu'aujourd'hui l'habitation Clément vous offre.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

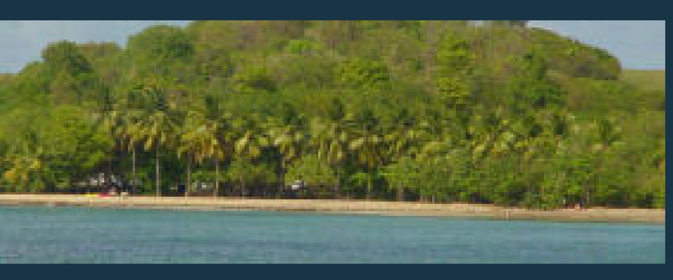
Il faut imaginer la presqu'île de la Caravelle comme une langue fourchue que la Martinique tirerait à l'attention de l'Atlantique. La presqu'île est accrochée à l'île par un pédoncule large de neuf cents mètres. Elle s'aventure fièrement pendant quinze kilomètres pourfendant l'écume de l'océan. La Caravelle donne à la Martinique son profil caractéristique. Par ses reliefs, ses couleurs la presqu'île se révèle muse ou magicienne. A ses heures, elle inspira les âmes des artistes. Gauguin, est le plus illustre peintre qui se laissa envoûté par sa fiévreuse beauté. Il posa maintes fois son chevalet au coeur de ce paysage crevassé. Avant de découvrir son havre de création en Polynésie, il a peint sur la Caravelle quelques-uns de ses plus beaux tableaux. Il ne faudrait pas l'oublier !

Tartane

Au centre de la presqu'île de la Caravelle, Tartane est un hameau de pêcheurs lové au fond de sa baie. Elle est protégée par une barrière de corail et l'îlet de la Tartane. Longtemps, le village pratiqua impunément la contrebande. Voici encore un site de la Martinique ou Histoire et légendes se mêlent



étroitement. Une fois de plus, l'écheveau fantastique tisse vérités et fables à sa guise et donne du relief aux conversations qui se murmurent à la tombée du soir. On dit que le village a longtemps bénéficié d'une protection suscitée par la mauvaise réputation de la Caravelle. Les habitants de Tartane ne craignaient (paraît-il) aucunement la répression du gouvernement de Fort-Royal qui n'osait pénétrer dans cette région au relief et à la végétation hostiles. Aujourd'hui, les choses ont bien changé, les touristes aiment se perdre aux confins de la Caravelle. Y cherchent-ils l'ombre d'un boucanier, le fantôme d'un pirate ?



Aujourd'hui, ils trouveront à Tartane, une longue plage de sable fin bordée de résiniers. Elle s'allonge toute dorée entre la mer et la route peu fréquentée du village. L'atmosphère demeure paisible dans ce petit bourg où s'étagent les maisons sur la colline qui monte à pic. L'étape est également culinaire, la notoriété des restaurants de poissons de la ville s'étend à toute la Martinique. Les gourmets seront avertis !

En sortant de Tartane, nous trouvons les ruines de ce qui fut autrefois la plus jolie distillerie de l'île, la rhumerie Hardy. Puis, nous empruntons une route qui serpente et escalade les crêtes. Autour de nous, des champs de cannes. Nous sommes à l'heure de la récolte. Les hérons garde-boeufs ont quitté leurs

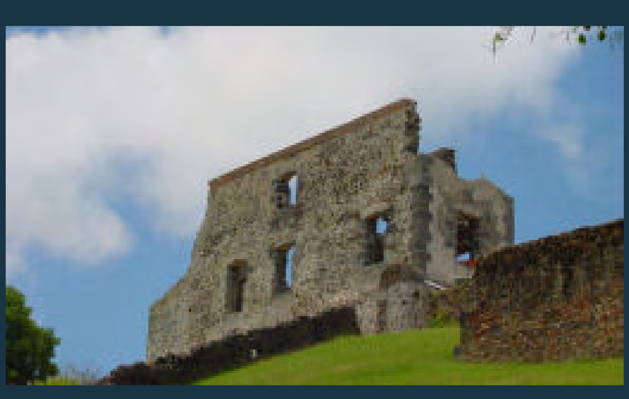
compagnons de prairie et suivent les tracteurs qui débusquent les insectes en labourant la terre. Au-delà des champs de canne, la savane s'installe avec son cortège d'épineux, de graminées et de légumineuses. Par endroits, la végétation se dégarnit et la route s'ouvre sur l'horizon. Le spectacle de ce littoral aux formes particulières est somptueux. Au sud, plusieurs baies profondes creusent le littoral. Au ras de l'eau, la mangrove taille des aires de repos pour une nature paisible et lumineuse. Des forêts de mancenilliers et des haies infranchissables de palétuviers édifient des mangroves. Les campêches, ensemble dense et homogène d'arbustes épineux, s'éparpillent sur tous les mornes. Les grappes jaune or des fleurs de campêche dégagent une odeur suave qui attire les abeilles. Toute cette infrastructure végétale constitue encore aujourd'hui une barrière infranchissable qui entretient les rumeurs de trésors enfouis ou de trafics illicites.

Le site historique

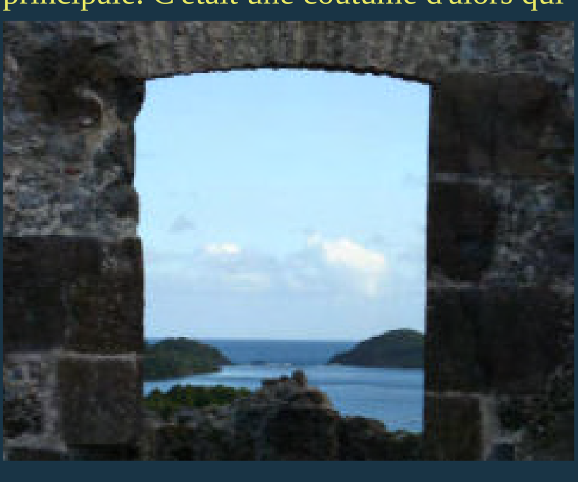
La route s'arrête. Un chemin non carrossable mène au château Dubuc. En quelques années, nous avons vu les efforts consentis par les associations de défense du patrimoine. Si de nous jours, il est impensable de reconstruire à l'identique la plantation Dubuc, la Martinique a pris garde de défendre le site contre l'appétit vorace des figuiers maudits. Une partie de l'habitation principale a été remise sur pied. D'importants travaux de remise en valeur du site ont été exécutés en quelques années.

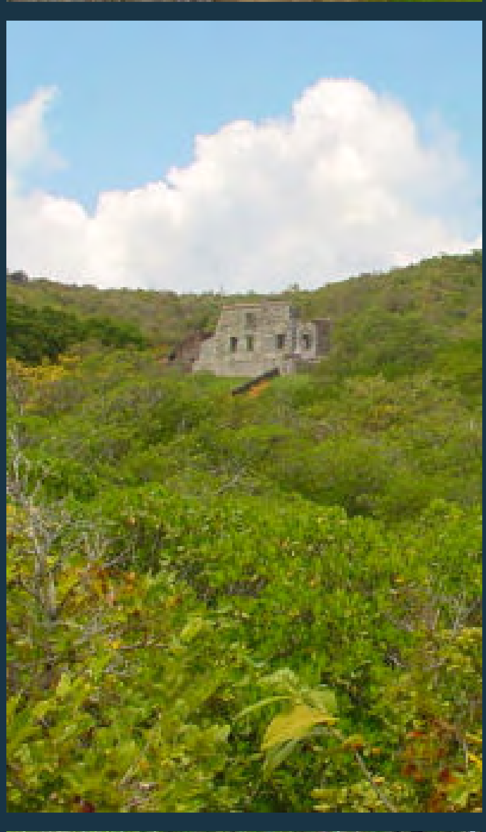
Je vous recommande tout particulièrement une visite en fin de journée. Au moment où le soleil décline. Mais bien avant que les moustiques n'attaquent. Vous aurez peut-être la chance d'être le dernier visiteur de la journée. Il ne tiendra qu'à vous de déambuler au coeur des ruines chargées d'Histoire et... De petites histoires! Asseyez-vous sur la terrasse. La vue sur l'océan est incomparable. L'endroit est propice à l'imagination, elle sera aidée par le regard qui parcourra les restes de la plantation. L'atmosphère ambiante vous susurrera les péripéties "d'antan lontan".

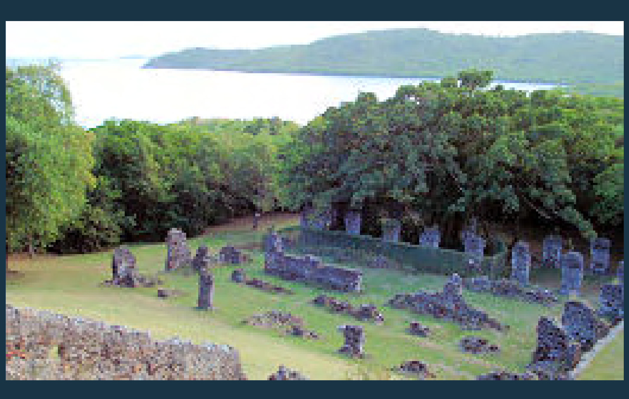
Le château



Le domaine agrico-industriel des Dubuc couvrait 250 hectares. Cent hectares étaient dédiés à la canne à sucre. Les plantations de café s'étendaient sur vingt hectares. Vingt autres étaient consacrés à la culture vivrière. Le reste était laissé aux épineux de la savane. La maison de maître était construite sur deux étages dominant toute la plantation. C'était une imposante bâtisse faite de pierres volcaniques et de coraux. De larges ouvertures dégageaient la vue jusqu'au bout de l'horizon. Les encadrements de fenêtres sont en pierres de taille. La cuisine des maîtres était séparée de l'habitation principale. C'était une coutume d'alors qui évitait tout risque d'incendie. Autour de la maison s'étagent des installations industrielles de proportions étonnantes pour l'époque. La distillerie, la purgerie, l'étuve, le moulin à bêtes, la sucrerie avec ses huit cuves de cuisson, l'hôpital sont autant de bâtisses aux dimensions impressionnantes qui témoignent de l'ampleur des activités des Dubuc. La propriété comportait également de vastes entrepôts qui ne servaient pas uniquement à stocker la canne après sa récolte. La richesse de la famille reposait également sur le commerce du tafia, du café, du coton voire de l'indigo. Il semble pourtant que la prospérité de la famille ne reposait pas uniquement sur de simples transactions commerciales. Les rumeurs laissent supposer que les entrepôts accueillaient aussi des marchandises diverses négociées aux flibustiers contre des denrées tropicales. Le "bois d'ébène" quant à lui, séjournait dans une bâtisse allongée, elle fut divisée en quatre cachots où s'entassaient les esclaves en transit vers les îles anglaises.





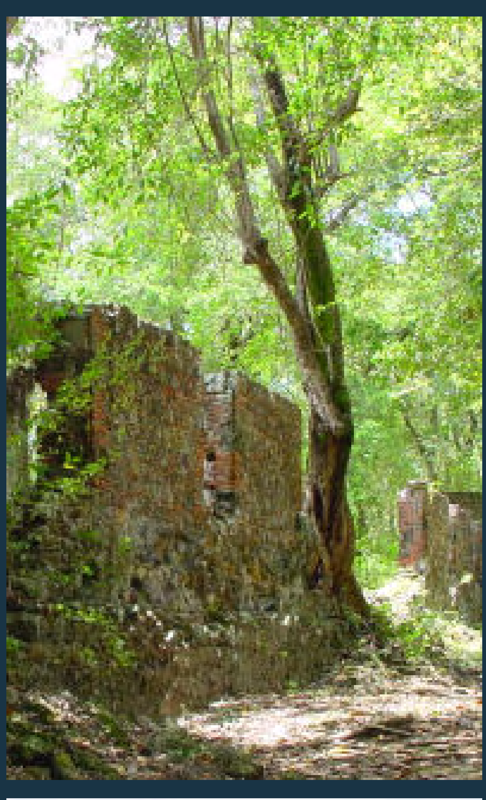


La baie du Trésor située au seuil de la propriété n'était accessible que par la mer. De plus l'isolement de l'endroit et les fables attachées au site inspiraient la crainte à toute personne étrangère à la famille ainsi qu'aux forces de l'ordre. Point n'est besoin d'insister, les Dubuc disposaient d'une liberté totale, ils étaient les maîtres absolus sur la Caravelle. Le bruit court que la famille allumait des lumières sur les mornes de la pointe du Diable et de la pointe Caracoli. Ces lueurs confondaient les navires qui s'échouaient sur les récifs et livraient aux malicieux Dubuc leurs trésors. La Baie du Trésor enfouie dans le Cul de Sac de Tartane fut peut-être le théâtre de nuits mémorables...

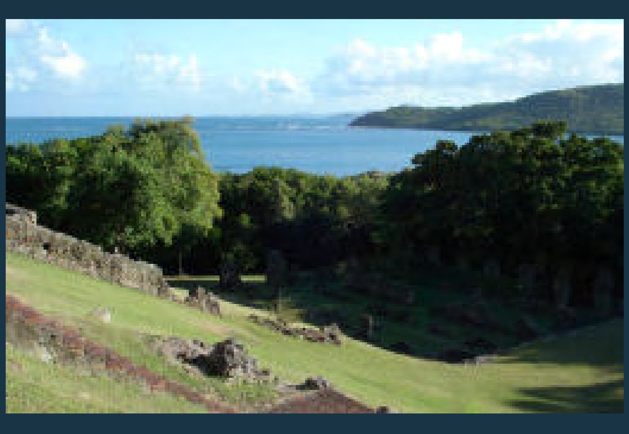
D'où viennent les Dubuc?

L'habitation de la famille Dubuc de Rivery fut promue « Château », lorsqu'elle ne fut plus que ruines rassemblant les vestiges de la flibuste et de la contrebande. Si la famille affiche à titre posthume des titres de noblesse, ceux-ci furent acquis et non transmis par héritage.

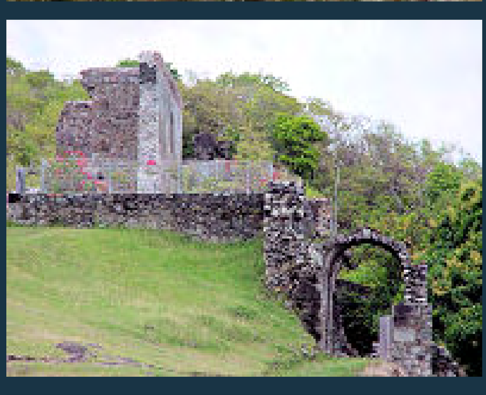
Le premier Dubuc dont nous avons connaissance est Pierre. Il arriva de sa Normandie natale à l'île de Saint-Chritophe en 1657. Engagé pour trois ans par un maître très exigeant, il se rebella. La légende raconte qu'il attendit son maître au détour d'un chemin, une écritoire dans une main, un pistolet dans l'autre. C'est ainsi qu'il contraignit son "employeur" à signer son acte de libération. On le retrouve en Martinique en 1664. Il débarque en tant que simple soldat.



En débarquant, Pierre Dubuc ne découvrit pas un paradis paisible. En fait, il dut batailler ferme contre les Indiens qui défendaient hardiment, et sans doute de plein droit, les territoires brigués par les colons. Au Marigot, sur le territoire pris aux Caraïbes, il obtient une première concession mitoyenne des moines jacobins du Fond Saint-Jacques. Il se lance dans la culture du cacao. Puis, il épouse la riche veuve Renée Blondeau.



Peu avant 1671, il acquiert une sucrerie au sud de la baie de Trinité. Dans le même temps, il part en "expéditions" vers les îles voisines. Les bénéfices de son sucre et de ses "voyages" lui permirent d'acheter tous les domaines qui bordent la baie du Gallion. Peu avant sa mort, en 1708, il offre à son fils, Balthazard dit de Bellefonds l'habitation du sieur Spourtourne.



Balthazar a un fils, Louis. Celui-ci naît à Spourourne en 1693. Il quitte son village natal grâce à la dot de son épouse et il plante cannes à sucre et caféiers. Ils vivent chichement et travaillent d'arrache-pied. Ils auront deux fils Louis Dubuc du Galion et Pierre Dubuc de Bellefonds. Enrichi par le commerce du café, Louis fonde en 1740 l'habitation de la Caravelle. Il installe sa famille dans une belle demeure de pierre à deux étages.

Le "règne" des Dubucs s'achève à la fin du 18e siècle. Un terrible ouragan dévaste la plantation en 1766. Les Dubuc s'associent à l'usine du Galion. Cette nouvelle ouverture permet de reconstruire en partie le domaine. Mais les charges écrasent les profits et l'atmosphère de Révolution n'arrange rien. La guerre d'Amérique réduit les bénéfices commerciaux. L'abolition de l'esclavage est en voie d'être proclamée. Le neveu de Louis, L. François Dubuc de la Rivery souhaita endiguer les idées nouvelles qui nuiraient à l'économie du sucre. Il livra lui-même la Martinique aux Anglais. S'en suit une succession de péripéties financières et familiales. Louis Dubuc du Gallion meurt en son "château" en 1771. La famille déserte le domaine et retourne à Spoutourne. Dès 1825, les cultures sont abandonnées et les bâtiments tombent en ruine.

En marge de l'Histoire

Nous vous rappelons ici que les quatre reines de la Martinique furent :

- Françoise d'Aubigné, la future marquise de Maintenon et future épouse du Roi-Soleil.(voir l'article sur Saint-Pierre)
- L'impératrice Joséphine, grand-mère des têtes couronnées d'Europe. (voir l'article sur la Pagerie)
- Hortence de Beauharnais, fille de Joséphine et mère de Napoléon III. (voir l'article sur la Pagerie)
- Aimée Dubuc de Rivery devenue "sultane Validé".

L'histoire fabuleuse et rocambolesque de la quatrième reine nous est contée par Sidney Daney, visiblement charmé par le personnage né presque un siècle plus tôt que le récit qu'il en fit. Aimée Dubuc de Rivery est née au Robert en 1766. Plus tard, elle fut envoyée en France pour y recevoir une éducation élégante et soignée. À dix-huit ans, elle fut rappelée par sa famille et embarqua pour la Martinique en 1784. En ces temps de Révolution la belle ne retrouva jamais son île. La disparition de l'héritière engendra de nombreuses légendes. Sidney Daney, nous dit que le navire sur lequel Aimée avait embarqué subit une voie d'eau. Heureusement, un bâtiment espagnol croisait dans les parages et il recueillit l'équipage et les passagers du navire endommagé. Au moment d'atteindre sa destination, l'Espagnol fut attaqué par un corsaire algérien. Aimée, accompagnée d'une vieille gouvernante, fut conduite à Alger. Le dey de cette

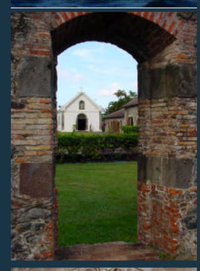
région fut frappé par sa beauté. Suivant les moeurs orientales il l'offrit en présent au Grand Turc, son maître, Selim III. Celui-ci ne fut pas insensible aux charmes de la captive. La jeune créole, subissant à regret, sans doute, son étrange destinée, devint sultane favorite du Grand Seigneur. Elle lui donna un fils en 1785. Celui-ci prit en 1806 les rênes de l'empire turc, sous le nom de Mahmoud II. Lors de cet avènement, notre héroïne fut promue "Sultane Validé."

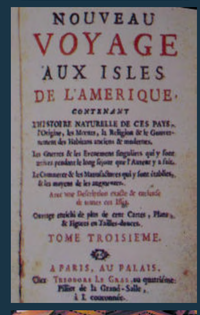
Les historiens n'aiment pas cette version de la vie de la dernière héritière des Dubuc. Ils dressent un constat plat et sans appel : Aimée Dubuc a disparu en mer. Un point c'est tout! Dommage, moi je préfère la fable de Sidney Daney qui en fait la quatrième reine de Martinique. N'en déplaise aux grincheux!

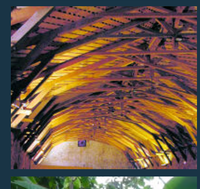
Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

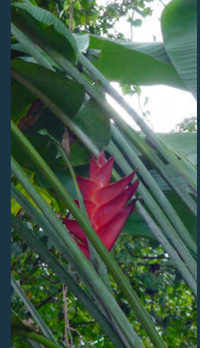
LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

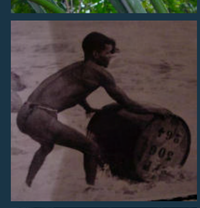
www.etoiledelune.net









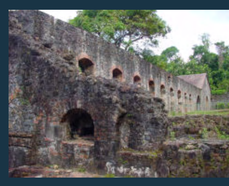


Au Nord de la Presqu'île de la Caravelle, la route se faufile le long du littoral, elle dépasse la ville de Sainte Marie, en direction de Marigot. Puis, à hauteur de la pointe Tenos, en retrait de la route de bord de mer, vous découvrirez le centre culturel voué à la mémoire du chroniqueur le plus célèbre de la Caraïbe : le Père Labat. Le site se situe sur les premiers contreforts de la Montagne Pelée. Il est serti d'une forêt agréable lovée dans un creux de vallon de la côte atlantique. Il règne en ces lieux une atmosphère monacale. Pourtant, les moines dominicains ont depuis bien longtemps cédé leur domaine à l'État.

Les débuts du domaine

Tout commence le jour où, en 1659, la veuve du gouverneur Jacques Du Parquet fait don aux Pères dominicains des terres de Fonds-Saint-Jacques. Nom qui rappelle le Saint Patron de son mari. Le Père Boulogne se voit confier la tâche de bâtir un couvent, une église et une sucrerie. Il a, à son service, une vingtaine d'esclaves. Dès 1671, Fonds-Saint-Jacques est l'une des plus grosses sucreries de l'île.

Puis, en 1689, le successeur du Père Boulogne, le Père Temple, remplace les édifices de bois par des édifices en maçonnerie. Il "engage" 40 esclaves de plus et il initie la production du tafia (l'ancêtre du rhum).



Ne soyez pas surpris qu'un homme d'Église utilise des esclaves au même titre que les propriétaires terriens. Les buts d'évangélisation et de charité humaine étaient en ces temps coloniaux systématiquement supplantés par l'esprit de lucre. Des rapports historiques mentionnent d'ailleurs l'intransigeance des Pères vis-à-vis des esclaves. Ils n'étaient pas réputés les plus tendres en matière de châtiment...

En 1696, le Père Jean-Baptiste Labat est nommé "Procureur Syndic" de la mission de Fonds-Saint-Jacques. Est-ce présomptueux de dire que cette nomination déclenchera la genèse de l'industrie du rhum? À vous d'en juger par ce qui suit.

La Tisane du Père Labat

Certains petits événements du quotidien sont parfois à l'origine de grandes inventions. C'est ce qui s'est passé, le jour où le Père Labat fut sauvé de ce qu'on appelait alors la "fièvre de Malte". Le breuvage qui l'avait guéri, n'était qu'une simple infusion de tabac vert et de guildive. La guildive est un mot anglais francisé, il trouve son origine dans l'expression " kill devil", traduit littéralement par, "tue-diable ". C'était en réalité la seule eau-de-vie au monde tirée de la tige d'une plante. On en conclura donc que la sève de canne à sucre distillée est l'alcool plus naturel de cette planète!

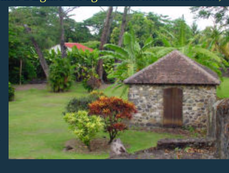
Ironie du sort que le Père Labat réchappe d'une mort prématurée, par un "tue-diable ". Il en oubliera certainement de remercier le ciel et il se vouera à l'amélioration du breuvage qui l'a sauvé. À l'époque ou le père dominicain fait ses explorations "gustatives", les gens d'Armagnac et de Cognac distillent le vin. L'alambic est en France l'instrument privilégié de ces gens de métier. Le père Labat toujours au courant des nouveautés se procure un alambic. Il sera le premier à en importer sur l'île et à l'utiliser.

C'est donc bien à l'initiative du Père Labat que démarre la saga du rhum. L'industrie prolifère. Sous la férule du Père Labat, Fonds-Saint-Jacques est devenue l'industrie la plus prospère de la côte atlantique. Sous ses ordres, 90 esclaves produisent cinq tonnes de sucre blanc, sept tonnes de sucre brut. La distillerie qui possède deux alambics produit 7200 litres de rhum par an. En outre, le Père Labat rénove les techniques de broyage. Sa popularité est si étendue dans l'île que des centaines de moulins à sucre furent rebaptisés "les tours du Pères Labat". Avec l'agrandissement de la sucrerie et l'impulsion du Père Labat, le domaine continue à bénéficier de bons rendements, plusieurs années après son départ du 9 août 1705.

A partir dix-huitième siècle et grâce au Père dominicain, le rhum tombe en cataractes dans les gosiers et on recense que la consommation en rhum des colonies est égale à 18 litres par personne et par an. Si les terres des Antilles sont aujourd'hui des terres de Rhum, elles le doivent au père Labat. Pourtant,

celui-ci n'a pas laissé un excellent souvenir dans les mémoires antillaises. Sa réputation de sorcier et son caractère en acier trempé ont marqué les esprits pour des siècles. Aujourd'hui encore, ne dit-on pas aux enfants indisciplinés :
"Père Labat vini prend'ou"
"Attention, si tu n'es pas sage, nous irons chercher le père Labat!"
Les portraits du père dominicain n'arrangent rien. Il y a dans son regard une expression déterminée. Un sourcil arqué qui n'inspire aucune sympathie. Il était certainement plus prompt aux coups de fouet qu'aux actions charitables. S'il revenait aujourd'hui, il vous dirait sans doute :
"C'est qu'il fallait en donner des coups de bâton pour faire marcher tout ce monde à la baguette!"

L'envergure du personnage ne tient pas seulement dans sa poigne et son esprit inventif. Si le père Labat ajoute sa "farine" au moulin de l'industrie sucrière, en la développant et en la modernisant, il n'a pas fait que cela lors de son passage en Martinique. L'homme d'Église est également mathématicien, bâtisseur, baroudeur et écrivain. Il écrit une des chroniques les plus célèbres des îles "Nouveau Voyage aux îles d'Amérique". Il commande des navires, il manie le sabre mieux qu'un goupillon, il chasse les bâtiments anglais inopportuns et il n'est pas rare de le voir rôder dans la montagne, pour une ultime ronde de nuit. En somme, il consacre peu de temps au "ministère des âmes", car sa curiosité le fait s'intéresser aussi bien aux hommes, aux techniques, qu'aux plantes. À ses nombreux titres, nous ajouterons également celui de quimboiseur. En effet, le père Labat avait le don de faire passer "les petites fièvres".



Petite anecdote d'un rhum "marinisé" par "l'oncle Old Grog"

Le rhum trouve immédiatement des adeptes parmi les navigateurs, les marins et les mousses de poils. Au dix-huitième siècle, le succès du rhum est tel que les commandants de vaisseaux se voient dans l'incapacité d'interdire à leurs équipages d'embarquer le puissant breuvage. Impossible de bannir ce qui était réputé protéger les marins contre le scorbut! Voyons, c'était impensable!

Cependant, si la boisson à base de jus de canne vaccinait les hommes contre certaines maladies, la boisson chérie des matelots ne prémunissait pas les bougres de l'alcoolisme. Le problème devenant de plus en plus présent dans les flottes de l'époque, un amiral britannique Edward Vermon résolut le problème. Il obligea ses équipages d'étendre d'eau chaude l'eau-de-vie de canne. Cet homme habile portait des vêtements d'une étoffe rude, le grogram. Ses hommes le surnommèrent Old Grog. Le nom resta à sa "tisane", qui devint en fait la panacée d'Old Grog... Le grog devint aussi la boisson de l'armée française et des condamnés à mort.
Comme si s'engager s'était se pendre ou vis versa.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

MARTINIQUE : Le Carbet

A l'ombre de la montagne Pelée

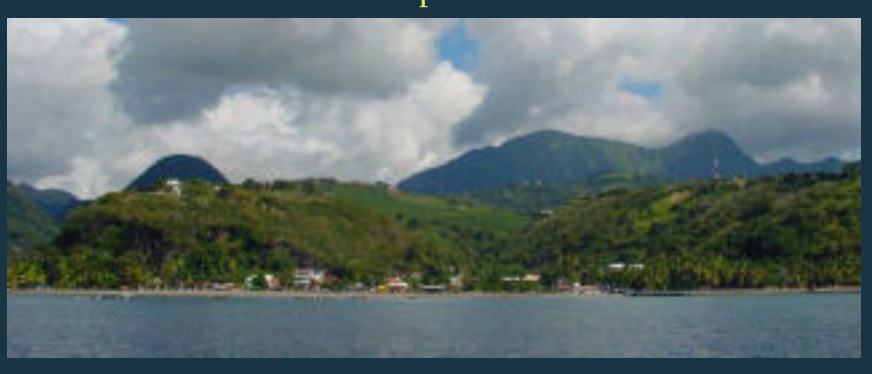
Terre de souvenirs

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

www.etoiledelune.net

Le Carbet hérita son nom, de ses premiers découvreurs, les Indiens caraïbes. "Carbet" est un mot amérindien qui signifie "grande case". C'est-à-dire, la case où les chefs se rassemblaient lorsqu'il fallait prendre des décisions.

Le bourg du Carbet s'étend en longueur sur la côte caraïbe, au nord de l'île. Tout au long du village, des plages de sable noir s'étirent face au bleu intense de la mer. Sur la route de Saint-Pierre la plage de Grande-Anse paraît rejoindre l'ancienne capitale, tant elle est longue. Le charme mystérieux et sévère des plages de velours noir étouffe presque la rumeur de la mer. Nos petites vies sont littéralement écrasées par les immenses cocotiers qui filent vers le ciel. Les yeux sont émoustillés par la palette infinie des nuances et des lumières. Il règne une ambiance particulière dans le Nord de l'île. Moins touristique, cette région charme par le contraste de ses reliefs qui s'égrainent du niveau de la mer jusqu'aux cimes des volcans.

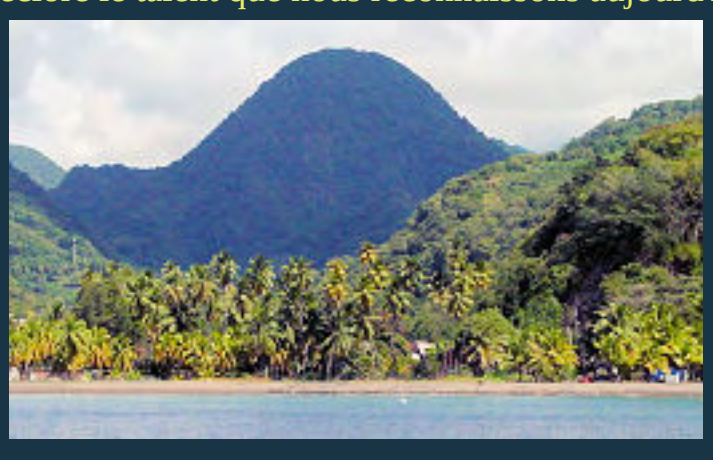


Je ne suis pas bigote, mais je me rends compte qu'en effectuant la visite du Nord de l'île, le pôle central de chaque ville où nous nous sommes arrêtés, s'est révélé être l'église. Chaque village entretient avec beaucoup de respect son lieu de culte. Les villageois s'y réunissent aux offices du vendredi et du samedi soir. Les plus belles messes sont en général, celles du dimanche matin. C'est le jour, où sur le parvis des églises, nous pouvons admirer les doudous en madras. Vous me direz que j'exagère... Pas du tout, du tout ! C'est une tradition qui est réelle et contagieuse dans chaque île de la Caraïbe. Quelle que soit l'obédience des fidèles, ils s'endimanchent encore en ce début de 21e siècle. Pas question de se rendre à l'église en short, en jeans ou en jogging ! Les petites filles portent des robes claires souvent blanches ou roses, des petits noeuds assortis dans leurs cheveux. Les dames sont parées de leurs colliers chou, en tailleur ou en robes traditionnelles, de toute façon ce jour-là c'est la ronde des froufrous et des dentelles. Les robes de madras sont parfois encore assorties du chapeau traditionnel à pointe. Les hommes adoptent l'allure sérieuse et le costume qui leur sied. Les petits garçons rangent au placard leur espièglerie et sont habillés en tout point pareil comme leur grand-père et leur père. Voici le tableau dressé des dimanches matins autour des églises des Antilles. Ambiance sérieuse à l'entrée, grands éclats de voix et rires détendus à la sortie...

Outre la tradition respectée jusqu'à nos jours, les Martiniquais se souviennent de trois illustres hommes d'Église. Le père du Tertre, le père Labat, et l'abbé Goux. Ce dernier officiait au Carbet. Son église ainsi que celle de Case-Pilote au sud, et du Prêcheur au nord de Saint-Pierre furent les premières églises de l'île bâties en matériaux durs. Elle fut terminée en 1776. Elle garde en ses pierres le souvenir de l'Abbé Goux. En

effet, après Christophe Colomb, d'Esnambuc et Du Parquet, l'abbé Goux marqua les souvenirs du bourg paisible. De 1835 à 1861, l'abbé Goux fut le curé du village. Doté d'une forte personnalité, il écrivit un livre de catéchisme en créole. Il créa une école pour les filles et une autre pour les garçons. Il oeuvra pour qu'un pont soit construit sur la rivière qui descend des deux pitons. L'église qu'il fit réparer après le tremblement de terre de 1839, échappa à la nuée ardente de 1902. Aujourd'hui classée monument historique, elle arbore fièrement sa façade baroque du dix-huitième siècle. C'est aussi grâce à l'abbé Goux que l'on peut passer de Saint-Pierre au Carbet sans se mouiller les pieds. Il en était ainsi avant qu'il n'ait l'idée de percer un tunnel dans le morne qui séparait les deux villes. Aujourd'hui encore, même si la route est plus large que celle percée par l'ingénieux homme d'Église on emprunte ce tunnel. On voit à tout ce qui précède, combien cet homme aura marqué le village. C'est la raison pour laquelle il est encore honoré en son église.

Le Musée Paul Gauguin, est la fierté du village du Carbet. Ce centre d'art a été édifié par Maïotte Dauphite en 1979. Il évoque la vie de l'artiste et présente des reproductions photographiques de son oeuvre martiniquaise. Dans une lettre à C. Morice datant de 1890, le peintre constate : "L'expérience que j'ai faite à la Martinique est décisive. Là seulement je me suis vraiment senti moi-même et c'est dans ce que j'ai rapporté qu'il faut me chercher (...). " Le musée se situe non loin de l'Anse Turin, près de l'endroit où Paul Gauguin et son ami Charles Laval s'installèrent dans une "case nègre ". De juin à novembre 1887, la Martinique fit éclore le talent que nous reconnaissons aujourd'hui au célèbre Gauguin. Peut-être faut-il vénérer en



cette occasion le fruit du hasard qui conduisit le peintre en Martinique. Même si ce cadeau du destin fut éphémère, puisque Gauguin choisit Tahiti pour parfaire le développement de sa personnalité. N'oublions jamais, que la Martinique invita le maître à franchir les portes qui menaient sur les chemins de l'aventure décisive pour lui que fut la découverte de l'exotisme. Il puisa dans l'éclat de la végétation tropicale et les suaves nuances colorées du paysage les éléments d'une peinture renouvelée. Il trouva, ici, le style qui le rendit célèbre. La Martinique, qui était encore l'image parfaite du paradis réveilla en lui la passion de la beauté et révéla ses talents de peintre.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

Sainte Pierre

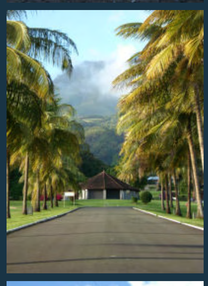
Vers la Martinique authentique :

Quitter les plages touristiques et partir à la découverte du Nord...

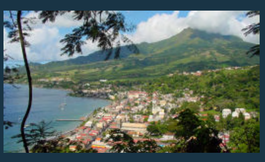
Il est agréable de naviguer sous le vent de la Martinique, si vous avez la chance de trouver le bateau qui vous emmènera à la découverte de la côte Nord. Les plages de sable blanc et les cocotiers sont loin et bonnes de plaisirs en côte plus sur les îles et mouillages de rêve. Les vents soutenus nourrissent de grandes vagues qui viennent mourir sur les côtes. Les plages sont désertes et les criques sont sauvages. Les villages de pêcheurs sont authentiques et les habitants sont chaleureux. Le Nord de la Martinique est différent du Sud. Il est plus sauvage et plus authentique. Il est aussi plus humide et plus verdoyant. Il est aussi plus montagneux. Les routes sont plus sinueuses et les pentes sont plus raides. Les cultures sont différentes. Les habitations sont différentes. Il est à penser pour que l'architecture soit différente. Il est à penser pour que les cultures soient différentes. Il est à penser pour que les civilisations soient différentes. Il est à penser pour que les civilisations soient différentes. Il est à penser pour que les civilisations

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

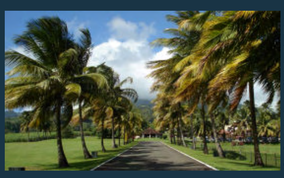
www.etoiledelune.net



En arrière plan de la ville de Saint-Pierre, l'habitation Depaz dégage un charme inimitable. Elle témoigne de la détermination de certains hommes face aux aléas de la nature. Alliant l'harmonie et la majesté des lieux à l'envergure d'êtres d'exception, le domaine Depaz ne peut laisser indifférent.



Dès 1635, Jacques Du Parquet jette son dévolu sur les terres les plus fertiles de l'arrière-pays pierrotin. Le gouverneur de l'île édifie le domaine de "la Montagne" en habitation-sucrerie renommée. Plus tard, la famille Pécoul en devient propriétaire. Le château Périnelle est bâti juste à côté de l'usine. L'habitation reste prospère jusqu'en 1902. Puis, le 8 mai, le volcan précipite le destin de 30 000 âmes dans le néant. Les seuls rescapés de cette tragédie doivent leur sauvegarde au fait qu'ils n'étaient pas sur les lieux ce jour-là. C'est le cas de Victor Depaz qui avait été envoyé à Bordeaux pour parfaire son éducation. Devenu orphelin par les caprices de la Montagne, il ne reviendra en Martinique qu'à l'âge de 18 ans, en 1904. Il découvrira un champ de ruines et ne reconnaîtra plus le château et les jardins qui avaient égayé son enfance. Le spectacle de désolation n'entachera pas sa détermination. Il se fera embaucher dans les usines du Vauclin où il apprendra les métiers de la canne. Puis, en 1917, Victor Depaz rachète aux héritiers Pécoul 521 hectares de terre en friche. Il se fait aider d'équipes venues du Vauclin et construit une nouvelle usine sous l'oeil endormi de la Pelée. Dès 1922, il obtient pour la qualité de son rhum une médaille à l'exposition de Marseille. À la même époque, il entreprend la construction d'une demeure qui devait ressembler au château Périnelle de son enfance. Aujourd'hui, elle porte le nom de "château" Depaz.



En arrivant, nous sommes d'emblée conquis par l'entrée du domaine. Des palmiers royaux érigent une haie monumentale de chaque côté de l'allée principale. La perspective est parfaite ! Le regard s'envole vers les sommets de la Montagne Pelée. Dès cet instant, le voile se lève sur une intimité profonde ; une alliance consentie de deux destins. Des vies soumises aux caprices d'une montagne et qui l'acceptent. L'imagination va bon train. Au coeur du domaine, l'habitation principale trône tel un château. Une image forte jaillit immédiatement. Pour ceux qui ont lu l'auteure martiniquaise Marie Reine de Jaham, il est évident que le roman "La Grande Béké" a été inspiré par les lieux ! Nous nous hasardons dans le jardin. Nous devenons voyeurs à notre insu. Nous guettons les fenêtres du château. Nous devinons l'ombre de "la grande Béké" qui passe sur le bois verni des persiennes. Tout ici inspire le romanesque : le jardin, les jais d'eau qui envoient des palmes d'écume vers le ciel, la demeure en pierres de taille adossée au volcan, l'usine encerclée de champs, la canne qui offre ses hampes blanches à l'azur lumineux.

À l'ombre d'un figuier maudit, je lorgne le château. Derrière lui, la montagne se joue des ombres et des lumières. Un spectacle de cache-cache, où le volcan ne veut pas se dévoiler, tout comme le château qui reste à l'abri d'un immense fromager. Je reste là, frustrée de ne voir qu'une infime partie de la demeure. Ma curiosité inassouvie m'entraîne plus loin sur le chemin. Que j'aimerais pénétrer dans l'antre des Békés ! Mais personne n'ose, le cheminement de l'excursion est balisé par une pancarte : "propriété privée".

Je me ravise donc et porte mon regard à l'Est au-delà des champs de cannes, la mer des Caraïbes m'offre la plénitude de l'horizon bleu, à l'ouest l'usine tourne à plein régime, nous sommes au début de la récolte de la canne. Je m'intéresse donc à la partie "permise", je scrute l'aire de travail. Vers les chais, les hallucinations me reprennent, il me semble voir le "Maître Savane". Sous un chapeau de cuir perce un regard sombre. L'homme de stature élancée porte des bottes noires, un pantalon bleu de Nîmes et une chemise en jeans dont les manches retroussées dévoilent des bras musclés. Le pas déterminé, il entre dans l'usine vérifie le travail.

Un camion entre dans le domaine. Il s'arrête à la pesée. La balance voit ainsi défiler 15 000 tonnes de cannes par an. Elle provient des 180 hectares de champs environnants. Dès que le poids de la canne est déterminé, celle-ci doit être traitée immédiatement sous peine de perdre rapidement sa teneur en sucre. L'homme veillera à ce que les opérations d'imbibition soient soigneusement menées. Pour cela, le volcan lui vient en aide et prodigue l'eau la plus pure de l'île, elle tombe en cataractes depuis la source "Goyave" qui alimente la distillerie. Partout l'eau est présente, dans les jardins d'agrément mais également à l'usine où l'eau arrive en jolies cascades vers la roue à aubes qui date de 1750. La canne est déjà acheminée vers les tapis de traitement, les engrenages grincent et grognent car ce sont encore aujourd'hui des machines à vapeur qui entraînent les moulins de l'usine.

Que c'est beau une usine de "jus de canne"! Nous n'avons jamais vu espace de travail mieux arrangé que l'usine Depaz. Tout est arrangé avec goût. On en oublie le labeur pour ne plus profiter que de l'esthétique. À l'ombre d'un immense caoutchouc, la case à eau, présente l'ingéniosité d'antan pour filtrer l'eau. L'eau circule dans cinq cuvettes différentes avant d'être consommable. Plus loin dans l'ombre des grands arbres, les cases des travailleurs sont fraîchement repeintes. Les cases de bois, bâties dans le plus pur style créole, font honneur au reste du domaine.

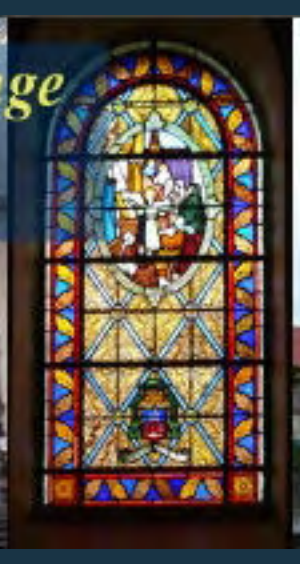
Sous le soleil de plomb, une machine à vapeur impressionnante trône devant le petit musée du rhum. De nombreux objets d'autrefois sont exposés : chaudière de colonne, régulateurs de pression... bons de commande datant du début du vingtième siècle... La visite de l'usine est un réel chemin éducatif, qui se termine dans une charmante boutique où nous sommes invités à déguster les meilleurs "crus" Depaz. Une manière bien sympathique d'approfondir nos nouvelles connaissances!

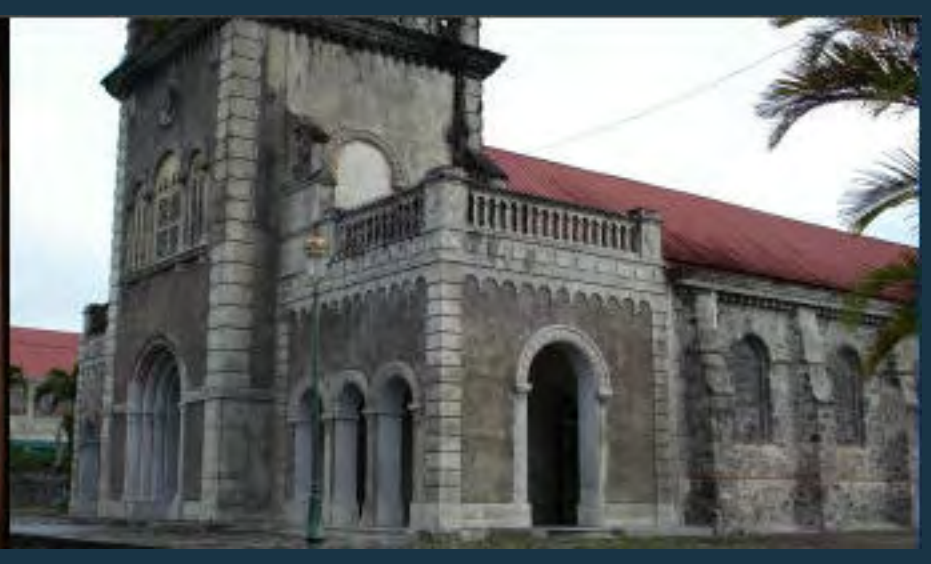
Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

MARTINIQUE : Morne Rouge

Résidence secondaire des Pierrotins

ou l'histoire d'une pieuse cité

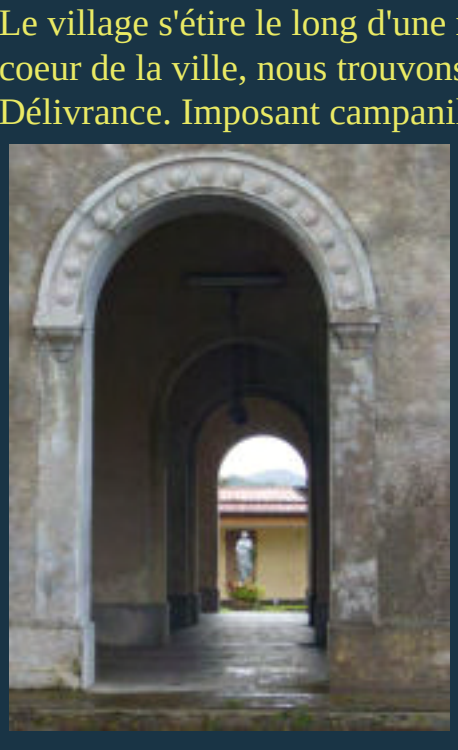




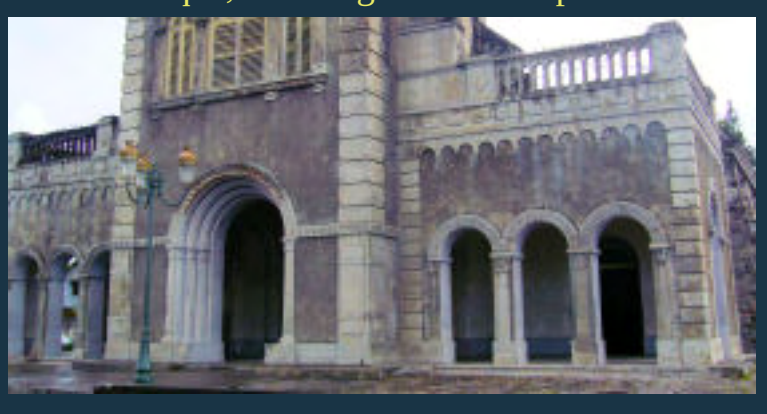
À Morne-Rouge, nous sommes sur les contreforts de la Pelée. La route qui mène au village gravit depuis Saint-Pierre un dénivelé de 450 mètres. Elle se faufile à travers les lacets de la Montagne. La brume noie les hauteurs des mornes. Ils assiègent la petite commune. Elle vit discrètement dans l'ombre du volcan. La couleur rouge de la terre volcanique du morne, lui a donné son nom : Morne-Rouge. Cette terre est si fertile que bananes et ananas y poussent à profusion. Si les ananas sont toujours traités dans une grande conserverie de la région, ils sont de plus en plus supplantés par les immenses bananeraies. La mutation des champs d'ananas en champs de bananes change la physionomie du paysage. Car les anciens champs d'ananas donnaient un paysage bas, un peu comme des champs de choux. Les bananeraies sont les vergers des tropiques. De grandes feuilles d'allures grasses poussent depuis le sol vers une hauteur de deux à trois mètres et donnent une impression de foison végétale. Des sacs de plastique bleu enveloppent les régimes pour protéger les fruits, des oiseaux et insectes trop gourmands. La commune est aussi réputée pour ses eaux de source. La source de Mont-Béni donne les eaux de Chanflor que l'on retrouve un peu partout sur les bonnes tables de la Martinique.

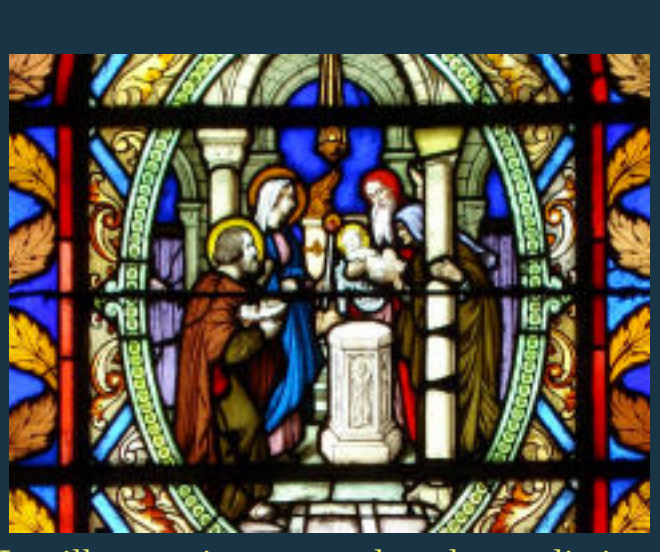
La petite histoire, d'une église

Le village s'étire le long d'une route départementale. Au coeur de la ville, nous trouvons l'Église Notre Dame de la Délivrance. Imposant campanile de pierres noires. Les riches Pierrotins ont rapidement élu Morne-Rouge comme lieu de leur résidence secondaire. Ils trouvaient et trouvent encore de nos jours, dans les hauteurs des contreforts de la Pelée, la fraîcheur qui repose du soleil qui assomme leur bonne ville de Saint-Pierre. Dès 1844, les habitants construisirent leur chapelle à Morne-Rouge. En 1851, la chapelle fut érigée en paroisse et prit le nom que nous lui connaissons aujourd'hui. Cette "promotion" est due à des circonstances fortuites.

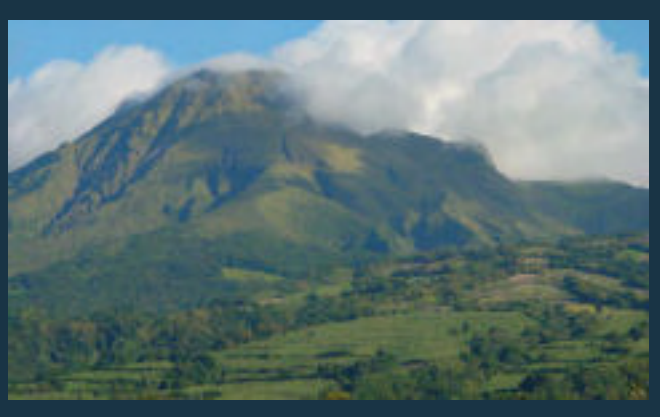


Le premier évêque de la Martinique, Monseigneur Le Herpeur fut l'un des seuls rescapés d'une violente tempête qui s'abattit sur le bâtiment qui le menait de Brest à Fort-de-France. Arrivés indemne en Martinique il décida de remercier la Vierge et de parcourir toute l'île à dos de cheval. On raconte que son cheval s'arrêta net à Morne-Rouge et qu'il ne voulut plus en repartir. Prenant ce saut de caractère pour une injonction de la Vierge, l'évêque établit son sanctuaire à Morne-Rouge.





En 1868, la Vierge fut couronnée par autorisation papale. La fête a réuni en ce 8 décembre vingt-cinq mille personnes. Mais, en 1891, un cyclone détruisit tout le village. Seule la Vierge resta debout sur son piédestal au milieu des décombres. Les habitants y virent un signe. Ils se regroupèrent et portèrent à dos d'hommes les pierres et le bois de construction pour construire l'église à deux nefs qui existe encore aujourd'hui, car l'église fut le seul bâtiment de Morne-Rouge qui résista à la terrible éruption de 1902.

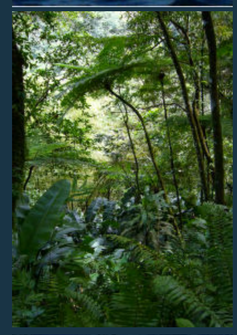


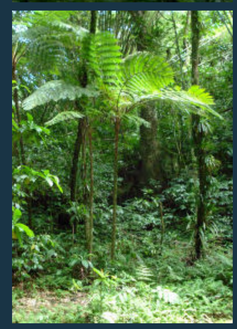
La silhouette imposante du volcan solitaire et serein, dont le cône presque parfait est engouffré dans un amas épais de nuages opaques et blancs, domine le paysage ainsi que les mémoires de Morne-Rouge. La main de l'incertitude guide le destin de la bourgade, la nature peut à tout moment l'entraîner dans de nouvelles déchéances : cyclones et éruptions volcaniques sont là pour rendre son avenir incertain. Le monstre sommeille, mais les habitants courageux se redressent à chaque fois.

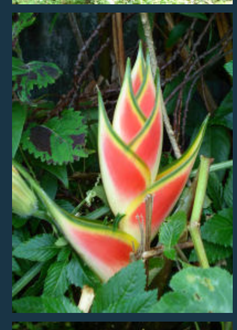
Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

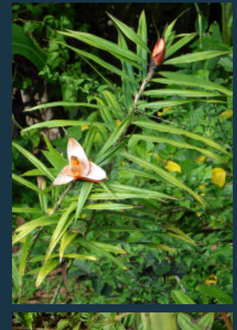
LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

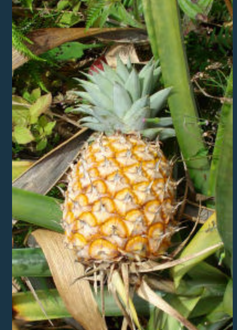
www.etoiledelune.net





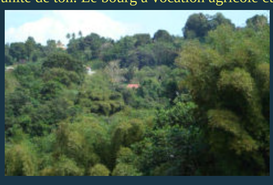






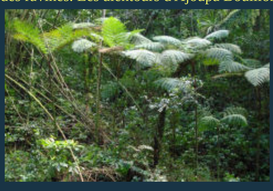
Sur la route de la montagne Pelée, le haut plateau de Morne-Rouge offre un passage naturel de la côte caraïbe vers la côte atlantique. Au coeur de la Martinique montagneuse, le bourg d'Ajoupa-Bouillon jouit d'une douceur climatique recherchée par les autochtones. La réputation du bourg s'étend sur tout le département, car il est l'un des plus fleuris et des plus boisés. Le village, d'allure soignée, est bordé sur toute sa traversée de roseaux des Indes, de bougainvillées et de lauriers roses.

À la sortie vers l'Est, la route se pare d'un épais manteau de forêt tropicale. Là, le vert domine. Pourtant, en restant attentif, les teintes vives des balisiers trancheront par petites touches, dans cette unité de ton. Le bourg à vocation agricole cultive les bananes, les ananas, des ignames et des fleurs. Il n'est pas rare de trouver en bordure des maisons, des champs d'anthuriums. Huit rivières traversent cette commune particulièrement florissante. Ces dernières favorisent la pêche aux écrevisses, devenues spécialités culinaires du coin.

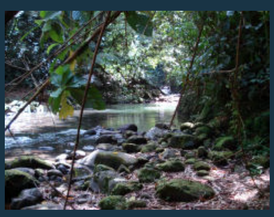


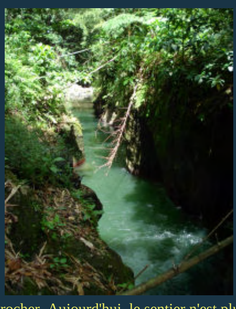
L'origine du nom est double : Ajoupa signifie abri en caraïbe, ou plutôt, cabane en feuillage ou en bambou. Bouillon est, vraisemblablement, le nom du premier colon propriétaire de la région, Jean Gobert Sieur de Bouillon. Une rumeur récente l'aurait fait duc à titre posthume (?) Il aurait construit à l'emplacement du village, un ajoupa qui avait pour but altruiste de servir de refuge aux voyageurs. Le bourg est ancien, il existait déjà du temps du père Labat à la fin du 17e siècle. La paroisse quant à elle fut fondée en 1848.

Autour du village, c'est un réel jardin tropical "grandeur Martinique". Des figuiers, des fromagers et de nombreuses espèces de la forêt mésophile et hygrophile nous attendent dans les sentiers botaniques des ravines. Les alentours d'Ajoupa Bouillon réservent de jolies balades. Le sentier botanique et floral "les Ombrages" est une extraordinaire leçon de la mère Nature. Afin de connaître et de respecter tous ses trésors, un chemin de randonnée a été aménagé au sein même de la forêt. Il se faufile entre les sources et les cascades. Sous les arches de bambous, de fromagers séculaires, de pins tropicaux, de gommiers blancs, de fougères arborescentes, des rus dansent et chantent accompagnés du bruissement du vent dans les feuilles. Quelques petites cascades reprennent en choeur le refrain des sources. C'est un parcours enchanteur à ne pas manquer.

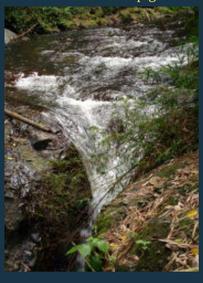


Pour ceux qui aiment l'aventure, le parcours des gorges de la falaise se rapproche plus du canyonning que de la simple marche. Ce parcours est payant et se fait obligatoirement avec un guide. Impossible de prendre des photographies, à moins d'être équipé d'un appareil qui peut être immergé. Il faut impérativement être munis de chaussures antidérapantes. Tout ce qu'on porte sur soi doit pouvoir être, au mieux mouillé, et la plupart du temps détrempé ! Les vêtements styles "peau de souris" sont les plus indiqués. Il n'y a plus qu'à...





Toujours dans le domaine des sensations fortes, le Saut Babin. Il est difficile à trouver car, mal indiqué sur les cartes. Nous avons dû demander plusieurs fois la route. Chaque fois, les gens du cru nous recommandaient une énorme prudence. En fait, le Saut Babin fut le théâtre d'un événement tragique. Un planteur d'ananas a bien voulu nous le raconter. Il y a quelques années, le site se visitait avec un guide. Ce jour-là, il avait beaucoup plu dans la montagne. Un guide emmena un couple de jeunes mariés au Saut Babin. Le sentier était alors aménagé, en escaliers de bois qui ceinturait la boue et évitait de trop glisser. Arrivé au bord de la source du Saut Babin, le marié a voulu traverser la rivière en crue. Pris par le courant, il a basculé et s'est fracassé le crâne sur un rocher. Aujourd'hui, le sentier n'est plus entretenu. L'entrée est balisée par des pancartes de la mairie qui déconseillent toute personne d'emprunter ce chemin-là. Qu'importe, le Cap et les amis qui nous accompagnent n'y accordent que peu d'importance, leur curiosité prenant le dessus. Des petits sentiers tortueux, pentus et glissants s'enfoncent dans la forêt. Ils descendent jusqu'au niveau d'une rivière d'humeur turbulente.



Autour du Saut Babin, la campagne martiniquaise offre un paysage inattendu. Des gorges profondes creusent des ouvertures vers l'océan. Des champs d'ananas s'étendent à perte de vue. Quelques maisons abritent des familles tranquilles dont le niveau de stress frise -20 sur l'échelle d'évaluation des troubles cardio-vasculaires. Un habitant nous disait ne rien faire d'autre que de vivre au rythme de la nature. Le matin, il se réveille avec les premières lueurs du jour. Son premier regard est dédié à la Montagne. Il nous dit qu'elle lui parle du temps qu'il fera dans la journée. Puis, il s'occupe de ses bêtes, il va voir ses ananas. La journée passe paisiblement, jusqu'au soir, où aux derniers reflets du soleil, il observe la Montagne, qui lui dit le temps qu'il fera demain.

Franchement, la vie est belle à Ajoupa-Bouillon.

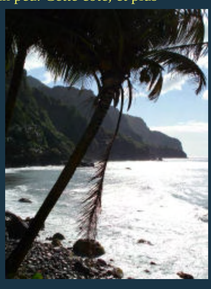
Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

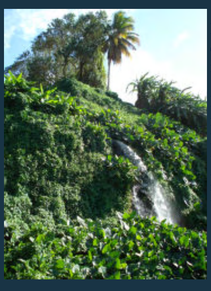
MARTINIQUE

LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

www.etoiledelune.net

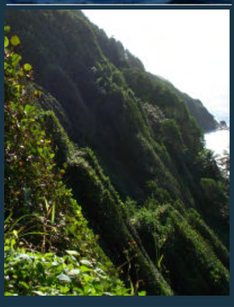
À toute autre contrée de la Martinique, les Indiens caraïbes préféraient la côte au vent. Bouillonnante et agressive, elle leur ressemblait sans doute un peu. Cette côte, et plus précisément, le lieu-dit de Macouba fut le témoin de la fuite des Indiens vers la Dominique. Les indigènes étaient en fait acculés à l'exode. L'avancée des colons français désireux d'écumer l'île devenait funeste à ce peuple qui avait déjà vidé l'île de ses paisibles premiers habitants, les Arawaks.
Hé oui! L"histoire des hommes se répète belliqueuse et sordide...



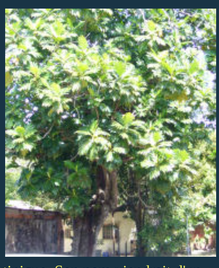


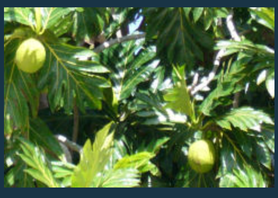
Nous empruntons la dernière route de l'île. Celle qui mène au bout du bout, vers le Grand-Nord. Là où les falaises dressent le point final de l'île.

Les panoramas se succèdent, toujours plus enivrants, ils mènent notre regard vers le grand large et vers nos rêves d'évasion sur l'eau. Les paysages prometteurs de grandes aventures s'élancent du littoral vers l'horizon de l'océan. À terre, la forêt et les falaises cèdent des parcelles de terrains aux bourgades. Les fleurs égayent les places et les maisons. Elles font partie du quotidien des Antilles.

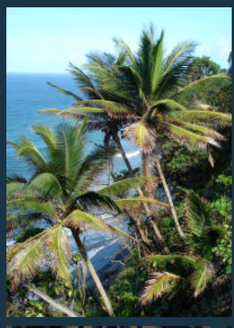


Le saviez-vous? Peu de fleurs sont réellement endémiques à la Martinique. Le plus souvent, elles ont été importées au cours des siècles. Pour exemple, l'arbre à pain, au fruit nourricier, qui pousse dans chaque jardin de la Martinique vient de Tahiti. Les bougainvillées qui fleurissent jusqu'au-devant des cases les plus dépouillées viennent aussi du Pacifique. Les bambous, les litchis, le café proviennent d'Asie. Les avocatiers, la goyave, le cacaoyer sont arrivés d'Amérique du Sud. Le délicat hibiscus vient d'Égypte... Peu importe, toutes ces espèces ont fait souche dans l'île aux fleurs.

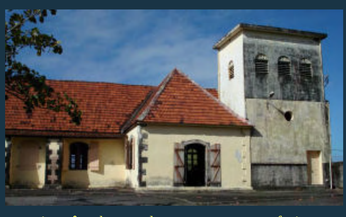




Macouba est l'avant-dernière ville sur la côte Nord-Est de la Martinique. Son nom viendrait d'un petit poisson de rivière à la chair tendre et blanche dont les Indiens caraïbes raffolaient. Le village est érigé en aplomb de falaises escarpées qui se jettent littéralement dans l'océan. Au pied des falaises, une écume blanche insatiable, grignote le littoral. L'accès à la mer depuis ce rivage escarpé n'est sans doute pas le meilleur de la Martinique...



Si vous allez à Macouba, n'oubliez pas d'entrer dans son église. Elle fut la première église desservie en Martinique par le père dominicain Labat en 1694. Un panneau à l'entrée de l'église indique les années pendant lesquelles il officia en ces lieux de culte. Qui n'a pas entendu parler du Père Labat en Martinique? Il frappa tellement les esprits qu'on entend encore aujourd'hui, les parents menacer les petits enfants trop remuants, d'aller chercher le père Labat. À voir la mine apeurée de ces chères petites têtes brunes, la menace porte ses fruits. C'est vrai que ses représentations sont à faire peur. Son oeil déterminé et son sourcil arqué en accent circonflexe laissent entendre qu'il n'était pas homme à se laisser faire. Je ne voudrais pas déblatérer... Mais, certains y voient plus l'expression du diable que l'interprétation des lois de Dieu...



L'église elle-même date du 16e siècle. Son poutrage en bois a été confectionné par des charpentiers de marine de l'époque. À vrai dire, c'est un réel petit bijou. Les poutres sont étonnamment bien conservées dans ce climat humide. Faites l'exercice par l'imagination, de renverser le plafond. Vous y verrez l'intérieur d'une carène de bateau. L'épine dorsale de ce plafond serait le socle de la quille. C'est une large poutre de bois qui s'élance d'un bout à l'autre de l'église. Une série de membrures courbes symétriques sont fixées de chaque côté de la poutre centrale. Sur un bateau ces poutres transversales sont nommées les couples. Pour les relier les unes aux autres et faire l'étanchéité du toit, des membrures longitudinales, les "lisses", courent sur toute la longueur du navire... Le travail de ces charpentiers est si proche de la construction de marine qu'on s'y perd !

L'église de Macouba est intacte aujourd'hui. Tout y est : bancs de bois, confessionnal en chaîne massif, tout a résisté au temps. C'est une petite église au charme délicieux qui garde en son sein, le respect des choses d'autrefois.

Jouxtant l'église, le petit cimetière jouit de la plus belle vue du village. C'est bizarre, ici, ceux qui manquent à tous, portent leur regard loin vers l'horizon. Y trouve-t-il la paix? En tout cas, les vivants ont su utiliser la position stratégique du cimetière. Sur les tombes on trouve des antennes de télévision et des paraboles qui captent la télévision par satellite. C'est aussi ça, aussi, les Antilles, un mélange de genres baroques et souvent inattendus !

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net

MARTINIQUE : Le Grand Nord

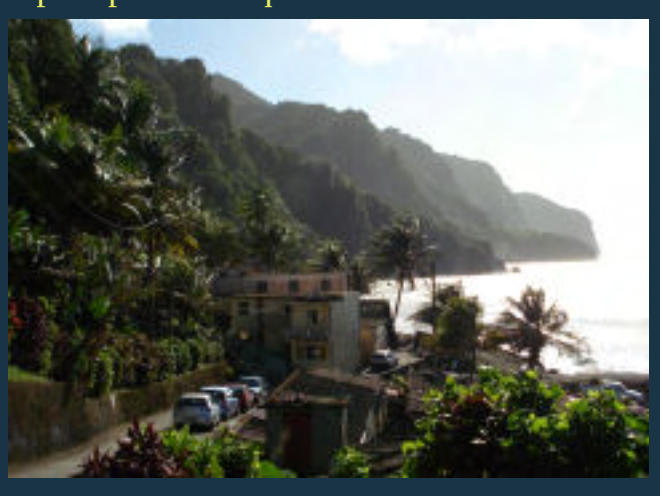
Grand-Rivière

Côte escarpée et littoral tourmenté

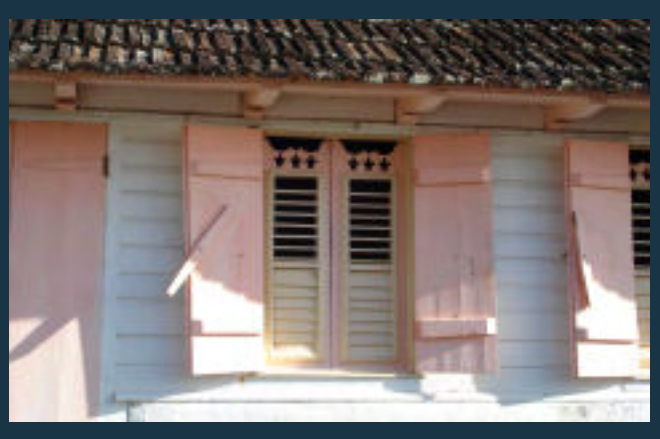
LA MARTINIQUE
HISTOIRE
LE CARNAVAL
LES YOLES
LE GRAND SUD
LE MARIN
LE DIAMANT
LES TROIS-ILETS
LA PAGERIE
HABITATION CLEMENT
LA CARAVELLE
BALATA EN PHOTOS
FONDS ST-JACQUES
LE CARBET
SAINT PIERRE
L'HABITATION DEPAZ
MORNE ROUGE
AJOUPA-BOUILLON
MACOUBA
LE GRAND NORD

www.etoiledelune.net

La route jusque Grand-Rivière est belle. Elle n'a certainement plus rien à voir avec ce qu'elle était, il y a encore une dizaine d'années. Aujourd'hui elle reste accessible même par temps de pluie, ce qui n'était pas le cas alors. Elle se rétrécit néanmoins à l'approche du dernier village de la Martinique, pour ne plus présenter qu'une seule voie.

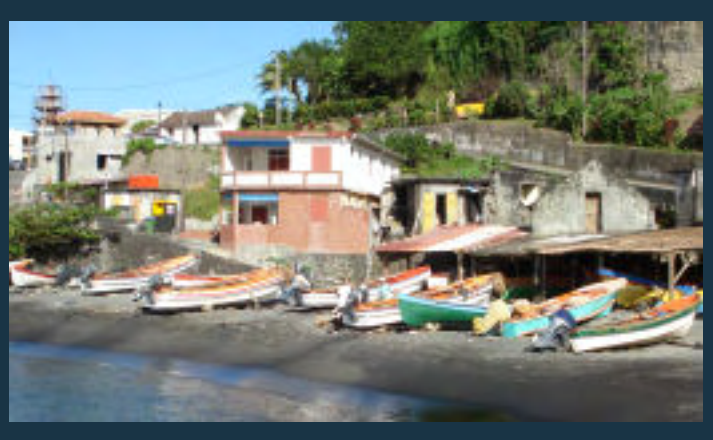


Pendant ces quelques kilomètres on espère toujours ne rencontrer personne en sens inverse. Le village en lui-même ne présente pas une personnalité très attachante. Une organisation anarchique d'architecture s'organise avec indiscipline autour de l'unique route. L'Hôtel de Ville montre l'exemple du mauvais goût.



Quelques maisons cependant se distinguent et soignent leur cachet et leurs teintes créoles. C'est le cas de cette maison rose qui fait face à l'Hôtel de Ville. Respectueuse de l'architecture créole entièrement construite en bois, elle arbore fièrement ses façades blanches et ses volets roses. Des frisettes ornent la bordure de la toiture, des persiennes ouvertes laissent deviner au passant occasionnel l'ombre fraîche qu'elles couvent à l'intérieur. Tout le charme créole !

Tout au bout du village, une digue en forme de croissant protège un petit port de pêche. Là, il règne toujours l'esprit traditionnel de la mer. Des barques en bois sont remontées sur la plage de sable noir. Des pêcheurs, les pieds nus enfouis dans le sable, rient fort à l'ombre des abris de tôles et de bois. C'est l'occasion de faire un peu de lecture. N'oubliez jamais de vous arrêter devant les noms des barques. Ils sont édifiants sur l'humour antillais. Et puis, ces noms sont aussi représentatifs d'une poésie, d'une philosophie, d'une manière bien particulière de voir la vie. Tantôt espiègles, tantôt lancés comme des prières aux dieux protecteurs voici quelques noms glanés sur cette plage : "Les amoureux de la mer", "la vie parfaite", "La parole est libre", "jalousie karégnier", "océan kagnier", "méfiez-vous", "pa abandonné mwa"...

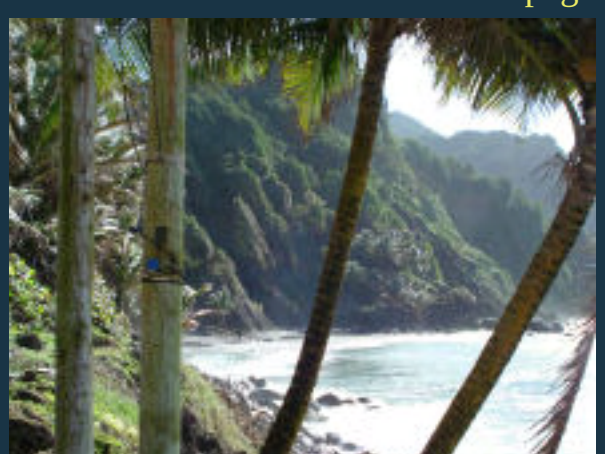


À toute heure du jour, les pêcheurs s'en vont au large ! Ils passent la barre des rouleaux d'écume. On les voit s'éloigner et disparaître sous la hauteur de vague. Ce sont des hommes courageux, ils partent pêcher "à Miquelon", comme ils disent par ici. C'est-à-dire qu'ils vont très au large pour trouver thons, daurades, carangues... Le canal de la Dominique qui est la porte de sortie de la Martinique est réputé dangereux, tous les plaisanciers la connaissent. Même par temps calme, la mer n'y est jamais d'huile. Alors, imaginez ces barques de bois. Imaginez la motorisation qu'il leur faut pour traverser chaque vague et affronter le vent de face. Toute erreur de navigation, toute panne leur serait fatale. Je les regarde toujours partir avec un pincement au coeur.

À l'ouest du petit port de pêche, une plage de sable noir scintille dans le soleil. Les palmes de cocotiers ruissellent de soleil. Les contre-jour incitent au cliché artistique. Le relief taillé par le burin toujours actif de l'océan s'érige en colonnes d'Hercule face au canal de la Dominique. La roche anthracite est couverte de végétation imbibée d'eau que prodiguent les grains quotidiens. Le spectacle de la résistance hautaine des falaises face aux éléments est hypnotisant.

Un sentier gravit les falaises. Il se faufile dans la forêt tropicale. Il paraît qu'ici les matou-falaises (mygales) et les fers de lance se sentent chez eux. Tant pis mon capitaine s'y aventure quand même. Je le suis, évidemment ! La végétation offre des fenêtres sur le paysage. Le chemin monte, il grimpe sur les contreforts de la Pelée, qui est là, par-dessus tout. On ne la voit plus, mais on la devine...

Ainsi s'achève notre balade en compagnie d'une divine reine.



Magnifique Martinique dont paysages extraordinaires se renouvellent à chaque virage, de la Table du Diable dans l'extrême Sud, jusqu'à Grand Rivière dans son Grand-Nord. Fidèle à son ambiance créole, la Martinique égrène partout, de ses campagnes à son littoral, contrastes, originalités et pittoresque. Elle possède tous les ingrédients capables de réveiller l'âme voyageuse de ses hôtes.

Toutes les informations ont été mises à jour en Septembre 2007
Texte : Nathalie Cathala - Photos : Dominique et Nathalie Cathala
www.etoiledelune.net